



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Circuit

www.ottiaq.org

LE MARCHÉ DE LA TRADUCTION



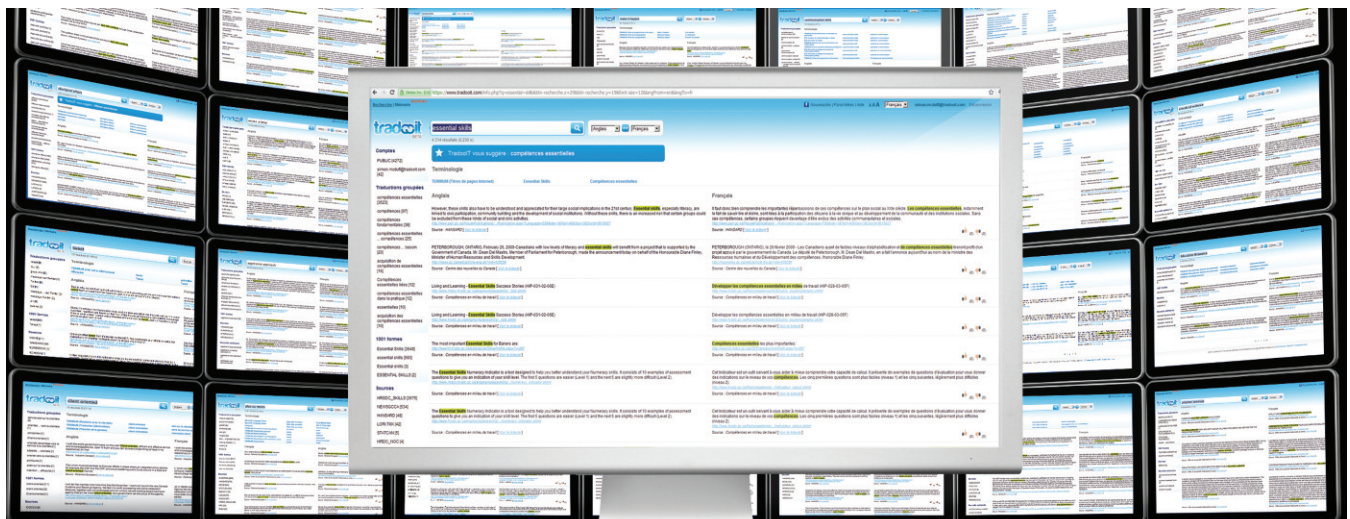
TransFlow 4

LOGICIEL DE GESTION DE TRADUCTION

- + Solution Web
- + Automatisation des processus
- + Distribution automatique et intelligente des demandes de travail
- + Contrôle en temps réel des charges de travail et de la disponibilité des ressources
- + Suivi des projets
- + Rapports et statistiques

www.transflow.ca

Une solution innovatrice de **LOGOSOFT TECHNOLOGIES INC.** www.logosoft.ca 1 866 226-0599



tradooit
vous enlève les mots de la bouche

**Essayez-le
gratuitement**

- + Concordancier bilingue ultrarapide
- + Recherche de terminologie et phraseologie dans des corpus tirés du Web et autres
- + Intégration confidentielle de votre mémoire dans notre écosystème
- + Importation facile de vos documents à l'aide d'Alignetoo

outils linguistiques

www.tradooit.com

Une solution innovatrice de **LOGOSOFT TECHNOLOGIES INC.** www.logosoft.ca 1 866 226-0599

Péril en la demeure

Betty Cohen, trad. a.



Circuit n'en est pas à son premier dossier sur la situation du marché. Nous tenons à faire le point périodiquement pour nos lecteurs et pour l'ensemble de la profession, en recueillant divers témoignages. Mais rarement le constat aurait-il été aussi alarmant.

Certes nous avons dû faire avec les crises économiques, l'avènement d'Internet et les nouvelles technologies. Cette fois-ci, cependant, c'est un changement total de paradigme que nous devons engager, sous peine de perdre tout ce que nous avons construit en tant que profession au Québec, aux mains de multinationales du mot qui vendent celui-ci à la quantité, comme si la langue n'était pas, d'abord et avant tout, le vecteur premier de la culture et l'ADN d'une nation.

Bien sûr, un texte technique reste un texte technique, et une traduction technique est — ou doit être — dénuée de toute connotation culturelle. Pour cela nous avons — heureusement d'ailleurs — les outils technologiques. Mais les communications mondiales ne sont pas des manuels froids, et ceux qui les publient et les reçoivent ont besoin des professionnels que nous sommes pour continuer de se comprendre. Or, c'est à une braderie que nous convient les multinationales de la traduction qui promettent monts et merveilles à leurs clients à des prix défiant toute concurrence, exploitant au passage leurs salariés et fournisseurs.

Allons-nous, à nouveau, subir sans réagir? Je crois que l'enjeu est trop grand, cette fois-ci, pour que nous ne réagissions pas. C'est à cela que nous invitent Serge Bélaïr ou Jack Philizot. C'est à cela que nous invite Dominique Bohbot dans un article d'un optimisme à toute épreuve. Car optimistes nous pouvons l'être si nous prenons notre place de conseillers et de professionnels, si nous faisons valoir chaque fois la valeur ajoutée de notre apport et notre contribution à l'économie ainsi qu'aux échanges mondiaux. Nous savons manier les lettres, apprenons à manier les chiffres. *Business is business.*

Surtout, ne l'oublions jamais, nous sommes l'huile dans les rouages de la mondialisation. Sans nous, point de salut. Sans nous, c'est Babel!

Sur le vif

4

Autour du congrès de l'OTTIAQ. La 4^e Journée québécoise des dictionnaires.

À titre professionnel

6

L'inspection professionnelle, ça ne fait pas mal.

Notes et contrenotes

8

L'importance de retenir sa langue.

Dossier

9

Comment se comporte le marché de la traduction à l'ère de la fragmentation, de l'informatisation croissante et du vieillissement des troupes?

Des livres

24

Growing demand for Spanish translation and interpretation. Les nouveautés.

Des mots

27

Les mots de l'écologie : pistes pour verdier votre vocabulaire.

Des revues

28

Créativité, théorie, langue diplomatique et collocations.

Des techniques

29

Une solution de rechange au tableau de liège.

Pages d'histoire

30

Paul-Louis Courrier, traducteur, bougeois et homme du peuple.

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec
Circuit

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : 514 845-4411, Téléc. : 514 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : www.ottiaq.org

Vice-présidente, Communications — OTTIAQ

Linda Caron

Directrice

Betty Cohen

Rédactrice en chef

Gloria Kearns

Rédaction

Philippe Caignon (*Des mots*),
Pierre Cloutier (*Pages d'histoire*), Lucille Cohen
(*secrétaire*), Stéphane Gervais (*Des techniques*)
Marie-Pierre Hétu, Solange Lapiere (*Des livres*),
Nils Lovgren, Barbara McClintock, Éric Poirier (*Des revues*)
Eve Renaud (*Sur le vif*), Sébastien St-François (*Sur le vif*)

Dossier

Pierre Cloutier (ainsi que photos en page 18 et 21)

Ont collaboré à ce numéro

Luce Bédard, Serge Bélaïr, Mélodie Benoît-Lamarre,
Marion Boers, Dominique Bohbot El Kahel, Michel
Brix, Alexandre Daudelin, Marie-France Guimond,
Marielle Hébert, Margaret Jackson, Danièle Marcoux,
Anne-Marie Mesa, François Michaud, Janet Ørsted,
Jack Philizot, Ann Rutledge

Direction artistique, éditique, prépresse et impression

Mardigrafe

Publicité

Karine Gélinas, OTTIAQ
Tél. : 514 845-4411, poste 225 • Téléc. : 514 845-9903

Droits de reproduction

Toutes les demandes de reproduction doivent être
acheminées à Copibec (reproduction papier).
Tél. : 514 288-1664 • 1800 717-2022
licenses@copibec.qc.ca

Avis de la rédaction

La rédaction est responsable du choix des textes
publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que
les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en
ce qui concerne les annonces paraissant dans **Circuit**.

© OTTIAQ

Dépôt légal - 1^{er} trimestre 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement

Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit.
Non-membres au Québec : 1 an, 45,99 \$; 2 ans,
86,23 \$. Au Canada, à l'extérieur du Québec : 1 an,
42,00 \$; 2 ans 78,75 \$. À l'extérieur du Canada :
1 an, 50,00 \$; 2 ans, 90,00 \$. Toutes les taxes
sont comprises. Chèque ou mandat-poste à l'ordre
de « **Circuit** OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus).
Cartes de crédit American Express, MasterCard,
Visa : www.ottiaq.org/publications/circuit_fr.php



Deux fois lauréat du Prix de la meilleure
publication nationale en traduction de la
Fédération internationale des traducteurs.



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Complice de votre réussite depuis 20 ans



Imprimé sur papier recyclé 100 % postconsommation, fabriqué avec des
fibres désencrées sans chlore, à partir d'une énergie récupérée, le biogaz.

Retour sur le congrès 2012

Marie-France Guimond, trad. a.

Quel congrès ! Nous soulignons cette année les 20 ans de l'OTTIAQ en rappelant ses balbutiements à l'époque de la STQ et sa longue progression en vue de devenir un ordre professionnel. En conférence d'ouverture, Gilles Vachon a su nous montrer le changement sous un éclairage positif avec un humour savoureux. Sachons porter « les bonnes lunettes » pour réussir à nous adapter à notre milieu de travail en constante évolution.

Par ailleurs, une table ronde offrait l'occasion de discuter de certaines questions d'éthique ou de pratique entre collègues. (Ce format particulièrement intéressant permet notamment de faire connaissance avec nos pairs.)

En après-midi, François Drouin abordait de façon claire et limpide le thème de la fiscalité, en démystifiant la constitution en société.

L'atelier employeurs-employés a malheureusement dû être annulé, ce qui soulève des questions sur le marché du travail. Le congrès portait sur le changement : sommes-nous devant une nouvelle réalité pour ce qui est de l'emploi ?

Enfin, l'atelier sur l'isolement était très pertinent pour les travailleurs autonomes. Josée Blondin a su nous faire prendre conscience de l'équilibre essentiel à atteindre pour nous réaliser pleinement.

Ayant participé assidûment aux congrès et ayant réussi mon examen à l'époque de la STQ, je peux dire que l'OTTIAQ a su s'adapter aux nombreux changements dans notre société (notamment la technologie et la mondialisation) et relever les défis qui se présentaient sur la route. Je suis par ailleurs confiante que l'Ordre saura faire face à l'avenir en nous aidant à naviguer. Une mention particulière aux organisateurs du congrès pour le choix des conférenciers et du format, ainsi que pour la place qu'ils ont réservée aux étudiants. ☺

Wallace Schwab, membre d'honneur

À son dernier congrès, en novembre dernier, l'OTTIAQ a accordé le titre de membre d'honneur à l'un de ses collaborateurs de longue date, Wallace Schwab. Professionnel dans l'âme, M. Schwab avait participé aux premiers travaux de la Société des traducteurs du Québec pour la reconnaissance de notre profession, et il y a participé jusqu'à la création de l'OTTIAQ en 1992. Il a ensuite contribué à plusieurs autres travaux, donc l'élaboration du *Guide de pratique professionnelle pour les traducteurs*. Bravo à Wallace Schwab pour une reconnaissance largement méritée !

Le fantôme d'une poète

Lucie Dubuc, fille de Robert Dubuc (membre d'honneur de l'OTTIAQ), vient de publier un recueil de poésie qui relate les rencontres d'une jeune femme avec le fantôme d'un poète. *Conversations avec le fantôme de Saint-Denis Gameau* est publié par Linguatex éditeur. Titulaire d'un baccalauréat en études françaises de l'Université de Montréal, M^{me} Dubuc est réviseuse et correctrice d'épreuves dans un cabinet de traduction. ☺

Une application TERMIUM

Le gouvernement du Canada lance une première application linguistique mobile : *noslangues.gc.ca sur le pouce!*

Les utilisateurs d'appareils iPhone ou BlackBerry peuvent dorénavant consulter TERMIUM Plus®, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada, et trouver rapidement l'équivalent de près de quatre millions de termes en français et en anglais dans divers domaines lorsqu'ils sont en déplacement. Cette application est conviviale et gratuite. Pour le moment, elle n'est pas offerte en version compatible avec les téléphones Android.

Pour la télécharger : <http://www.noslangues.gc.ca/app-mobile-fra.html> ☺



Du papier au numérique : la mutation des dictionnaires

Tel était le thème de la 4^e Journée québécoise des dictionnaires, tenue à Montréal le 4 octobre dernier. Voici ce qu'ont retenu deux membres de l'OTTIAQ qui ont assisté à cet événement fort utile et intéressant pour quiconque s'intéresse à la langue et à son évolution.

Le numérique change le paradigme...

Par Marielle Hébert, term. a., trad. a.

Les conférenciers invités à la 4^e Journée des dictionnaires ont brossé un tableau de la révolution numérique, expliquant d'entrée de jeu que les projets utopistes de Diderot, Larousse et autres encyclopédistes ont influencé les concepteurs de *Wikipédia*.

Le numérique change le paradigme. Il n'y a plus de limitation d'espace, l'objet statique devient dynamique, la nomenclature est originale, souple et hiérarchisée. Tout cela au grand plaisir de ceux qui consultent un dictionnaire numérique.

Pour les enseignants, particulièrement, le dictionnaire numérique est un outil pédagogique exceptionnel : prononciation, conjugaison et nombreux hyperliens à portée de doigt des élèves. Il change la manière d'enseigner. Mais pour des raisons administratives, entre autres, l'utilisation de ce nouvel outil ne va pas de soi.

Le passage au numérique n'est pas chose facile pour les éditeurs et les développeurs de supports. Tablette numérique, « ordiphone » ou autre appareil intelligent, le choix du bon support peut se révéler un casse-tête pour les développeurs. De leur côté, les éditeurs ont plusieurs défis à relever : concurrencer la gratuité, maîtriser l'environnement, établir des partenariats. À cela s'ajoutent les coûts élevés de production d'un dictionnaire numérique.

Même si les ouvrages sont de plus en plus numériques, les dictionnaires papier ne sont pas près de disparaître. Les embûches auxquelles font face développeurs de supports et éditeurs ralentissent la mutation vers le numérique. ☹

... But paper is still king

By Barbara McClintock, C. Tr.

The theme of the *Journée québécoise des dictionnaires* was: in the digital era, how will dictionaries succeed in maintaining their relevance? Can they? If so, what type of metamorphosis must they undergo? There were few empty seats, and judging from the enthusiasm, the conference, organized by the Université de Montréal in partnership with Bibliothèque et Archives nationales du Québec, was a great success.

This year, the keynote speaker was Argentine-born Canadian writer and thinker Alberto Manguel. In 2007, Manguel gave the prestigious CBC Massey lecture, *The City of Words*, later published as a book. Manguel's speech, titled *La tâche d'Adam*, was a sheer delight for word lovers. In it, he explained that God gave Adam the task of naming things. In brief, he said that dictionaries are crucial for our culture because language is who we are. Moreover, dictionaries are anthologies of old words that remind us of our history. Old words can be useful. Manguel, who now lives in France, explained that he chose an old French word, *vétilleux*, for the translation of the title of his 2005 book, *The Overdiscriminating Lover*, in French (*Un amant très vétilleux*).

In the afternoon, we heard a talk by Laurent Catach from the digital products division of Dictionnaires Le Robert. I asked him if the online version of the dictionary contained more content than the paper version, as do some English dictionaries, such as Merriam—Webster. He replied that the content online is identical to that of the paper version. In fact, he explained that the paper version is still the company's flagship product and that they are not planning to stop printing it, at least in the short term. Dictionary lovers can heave a sigh of relief, for now. ☺

Solange Lapierre sous les feux de la rampe

Solange Lapierre, responsable de notre chronique *Des livres*, a reçu le Mérite OTTIAQ – Joseph Larivière pour sa contribution au rayonnement de l'Ordre et de la profession. Membre du comité de rédaction de *Circuit* depuis les tout premiers débuts, Solange a participé à tous les numéros depuis le... n°2! Toujours au poste, toujours vigilante, Solange est le gardien de la qualité de notre magazine. Elle est désormais le gardien de son histoire.

Au-delà de sa chronique, Solange est toujours au cœur de chaque dossier et apporte constamment un éclairage nouveau, quand elle ne *sauve* pas un numéro à la dernière minute. Nous disons souvent que chaque numéro de *Circuit* est un petit miracle. Solange est souvent l'ange derrière le miracle. ☺

Et si vous vous demandez qui est Joseph LaRivière...

Joseph LaRivière est le fondateur de la Société des traducteurs de Montréal, toute première association de traducteurs du Québec et ancêtre de notre Ordre. Comme le décrit Jean Delisle dans son livre *Les Alchimistes des langues*¹, M. LaRivière est un homme d'action rassembleur. Tout d'abord sténographe-interprète auprès de l'armée canadienne pendant la Seconde Guerre mondiale, puis premier sténographe officiel bilingue de la Cour supérieure de Montréal, il est à l'origine de l'association des sténographes de la Cour et du premier regroupement des traducteurs montréalais. C'est un socialiste convaincu et militant qui fait souvent entendre son opinion sur les enjeux sociaux de son époque. « Il retirait beaucoup de satisfaction à se rendre utile et à faire évoluer les choses. [...] C'est cet homme tourné vers le progrès, le changement et la justice sociale, qui va fonder la première société de traducteurs au Québec. Son initiative est à l'origine de la lente émergence de cette profession comme spécialité. »

¹ DELISLE, Jean, *Les Alchimistes des langues. La Société des traducteurs du Québec (1940-1990)*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 446 pages. ISBN – 2-7603-0290-3.

Pour prendre connaissance de quelques communications présentées: <http://moniquecormier.ca/4e-journee-quebecoise-des-dictionnaires/actes/>. Certaines communications seront également diffusées sur Canal Savoie.

L'inspection professionnelle, ça ne fait pas mal!

Par Anne-Marie Mesa, trad. a. et membre du Comité d'inspection professionnelle

Vous ouvrez vos courriels un beau matin et, surprise, vous tombez sur un avis de l'OTTIAQ vous apprenant que vous allez être inspecté. Pourquoi moi? vous demandez-vous. Y a-t-il eu une plainte contre moi? Qu'est-ce qu'on va me demander? À quoi ça sert, l'inspection? Vais-je devoir apprendre les règlements par cœur? Comment y échapper? Voici quelques-unes des questions qui pourraient vous traverser l'esprit et auxquelles cet article vise à répondre.

« **P**as de panique », répondent Dany Gagnon, Christiane Tremblay et Lucie Leblanc, tous les trois traducteurs agréés qui ont reçu la visite d'une inspectrice-conseil. Non seulement ils s'en sont remis, mais ils ont apprécié l'expérience. « Ce n'est pas douloureux et ça n'a rien à voir avec un contrôle fiscal. L'échange a été très cordial. C'était une entrevue plutôt qu'un examen », explique M. Gagnon. « L'inspectrice, ce n'est pas *Big Brother*, renchérit Mme Leblanc. Elle m'a mise à l'aise d'entrée de jeu en m'expliquant que son rôle était de faire le portrait de la façon dont j'exerçais ma profession, pas de vérifier si je connaissais par cœur tous les articles du *Code des professions* ou des règlements. » Christiane Tremblay a également trouvé les échanges intéressants : « Ça m'a entre autres permis de constater que je faisais les choses correctement », dit-elle.

Qui est assujéti à l'inspection?

Tous les membres agréés actifs inscrits au Tableau des membres de l'Ordre sont assujéti à l'inspection professionnelle en vertu du Code des professions. Impossible d'y échapper à moins d'être inactif, en raison par exemple d'un congé parental, ou d'un autre type d'interruption d'exercice. Le membre inactif qui reçoit l'avis d'inspection remplit une *Demande d'exonération de l'obligation de participer à l'inspection professionnelle*.

Chaque année, le Conseil d'administration de l'Ordre détermine le programme de surveillance générale fondé sur les grilles de compétence qu'il a adoptées. Par exemple, en 2012-2013, le Comité d'inspection a prévu

d'inspecter 75 membres. Les membres sont choisis de façon aléatoire dans la base de données du Secrétariat de l'OTTIAQ selon leur catégorie professionnelle, leur type de pratique et le nombre d'années d'inscription au Tableau des membres de l'Ordre. Certaines inspections comprennent une visite tandis que d'autres sont fondées sur une autoévaluation.

À quoi cela sert-il?

L'objectif est double : 1) surveillance de l'exercice, soit s'assurer que le membre exerce sa profession conformément aux règles de l'art, qu'il respecte la réglementation et qu'il ne met pas le public en danger; 2) encadrement, soit soutenir le membre grâce à des conseils et l'aider à mieux comprendre son statut de professionnel et à mieux connaître les lois et règlements qui régissent sa profession. Les inspecteurs-conseils emploient donc une approche éducative et préventive qui s'inscrit dans une démarche d'amélioration continue de la pratique professionnelle.

« Il ne s'agit pas d'évaluer pour punir », précise Carole Trottier, term. a., trad. a. et présidente du Comité d'inspection professionnelle, « mais plutôt de faire le point avec le membre inspecté sur ses façons de faire et de lui venir en aide le cas échéant. L'inspecteur-conseil note ses constatations et, au besoin, suggère des correctifs, le tout dans un climat de collaboration. »

« C'est un des outils mis à notre disposition pour protéger le public », précise Réal Paquette, trad. a. et président de l'Ordre. « Il faut voir l'inspection professionnelle non pas comme un moyen de coercition, mais comme un outil de prévention et de formation. C'est

également une occasion pour les inspecteurs-conseils d'échanger avec les membres et d'être à l'écoute de leurs besoins et de leurs attentes, et de répondre à leurs questions. »

Comment cela se passe-t-il?

En cas d'inspection avec visite, le membre remplit tout d'abord le *Questionnaire préalable à l'inspection*¹ et le retourne à l'OTTIAQ. Les questions de la première partie portent sur la pratique du membre, tandis que celles de la deuxième traitent de ses compétences générales et spécifiques à la ou aux professions dans lesquelles il a été agréé (traduction, terminologie, interprétation). Après avoir reçu le questionnaire, l'inspecteur ou l'inspectrice-conseil communique avec le membre pour fixer un rendez-vous dans les trente jours suivants.

« Nous faisons preuve de souplesse », explique Liza Beaulieu, trad. a. et inspectrice-conseil. « Nous tenons compte de l'emploi du temps du membre. Je m'arrange par exemple pour faire la visite vers la fin de la semaine, quand le membre est disponible. »

L'inspecteur-conseil procède à l'inspection en s'aidant du *Guide d'entrevue* qui comporte des questions sur les mêmes thèmes que le *Questionnaire préalable à l'inspection*. « Ce guide est l'un des outils élaborés par le Comité d'inspection professionnelle. L'autre outil est la *Grille d'évaluation des échantillons de travail*, qui précise les éléments de transfert et de qualité linguistique à analyser afin de déterminer les forces du membre et, le cas échéant, les faiblesses qui devraient être corrigées », explique Hélène Gauthier, responsable des affaires professionnelles et secrétaire de l'OTTIAQ.

Par la suite, l'inspecteur-conseil remplit un rapport qu'il soumet au Comité d'inspection. Ce rapport comprend quatre volets : a) des renseignements factuels sur le membre ; b) une évaluation des compétences générales du membre ; c) une évaluation qualitative des dossiers et des échantillons prélevés ; d) les recommandations de l'inspecteur-conseil ainsi que les commentaires, les besoins et les attentes du membre².

Le Comité d'inspection examine le rapport et ajoute au besoin ses propres observations ou recommandations. Il transmet ensuite un rapport au membre.

Dans le cas d'une inspection sans visite, le membre reçoit le *Questionnaire d'autoévaluation*, qui traite essentiellement des mêmes thèmes que le *Questionnaire préalable à l'inspection*. L'inspecteur-conseil étudie les réponses, remplit un rapport et le soumet au Comité d'inspection qui l'examine et remet un rapport au membre.

S'il remarque des lacunes, le Comité d'inspection peut notamment suggérer au membre de suivre des cours de perfectionnement ou de s'outiller adéquatement. Dans les cas graves,

par exemple si le Comité d'inspection constate que le membre met le public en danger, il en réfère au Comité exécutif qui peut obliger le membre à réussir un stage ou un cours de perfectionnement, ou les deux. Le Comité exécutif peut également limiter ou suspendre le droit du membre d'exercer ses activités professionnelles pendant la durée du stage, du cours, ou des deux à la fois.

Qu'est-ce que cela apporte ?

« Pour moi, l'inspection a été une belle occasion de faire le point sur ma pratique professionnelle », explique Lucie Leblanc. « Oui, ça demande du temps, une bonne heure pour remplir le questionnaire et une demi-journée pour la visite, mais c'est du temps que l'on prend pour soi, pour réfléchir à sa pratique ; ce n'est pas du temps perdu », déclare Christiane Tremblay.

L'inspection n'est pas uniquement bénéfique pour le membre inspecté. Les inspecteurs-conseils la considèrent comme une occasion de mettre la profession en perspective. « C'est un exercice intéressant, ça permet d'élargir ses horizons », déclare Allan Parvu,

trad. a. et inspecteur-conseil. « Ça permet aussi de voir comment nos confrères fonctionnent, de tisser des liens et d'avoir des échanges fructueux avec les membres », renchérit Liza Beaulieu.

En fin de parcours, les membres du Conseil d'administration prennent connaissance des commentaires des membres inspectés dans l'année et cela leur fournit un portrait de la pratique de nos professions et des attentes des membres. Cet exercice permet la prise de décisions plus éclairées sur les stratégies à mettre en œuvre.

« Par son agrément, le membre de l'Ordre accepte de se soumettre à l'inspection professionnelle. Si cette dernière nous aide à remplir notre mandat de protection du public, elle constitue par ailleurs un formidable outil de valorisation de nos professions », conclut Réal Paquette. ☺

1. Tous les questionnaires peuvent être téléchargés à partir du site Internet de l'OTTIAQ, dans la zone Membres, sous l'onglet Pratique professionnelle, sous-onglet Inspection professionnelle.
2. Programme de surveillance générale de l'exercice des professions de traducteur, de terminologue et d'interprète agréés pour 2012-2013.

BESOIN D'AIDE ?

PAL

PROGRAMME D'AIDE AUX LANGAGIERS

Offert aux membres de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

- Service de consultation
- Strictement confidentiel
- Assuré par des psychologues d'expérience
- Géré par le Groupe Renaud & associés inc.
- Gratuit (jusqu'à cinq heures de consultation par an)
- Joignable en tout temps

Pour faire appel au PAL, composez l'un des numéros suivants :

Numéro général

1 888 687-9197

À Québec

418 687-9197

**SÉPARATION, PROBLÈMES FAMILIAUX, ANXIÉTÉ, ÉPUISEMENT, HARCÈLEMENT, DÉPENDANCE...
N'ATTENDEZ PAS D'ÊTRE DÉPASSÉ PAR LA SITUATION.**

Retenir sa langue

Eve Renaud, trad. a.

Extraordinaire balance commerciale en cette fin d'exercice 2050! Grâce au dollar canadien qui se la joue modeste, nos forêts continuent d'enrichir le *design* italien de leurs essences exotiques, notre eau en bouteilles désaltère les Mexicains, et nos icebergs voguent vers Dakar où, pour humidifier les gosiers sahéliens, on fait fondre la masse d'iceux qui ont résisté à la hausse de température.

Mais on peut faire mieux encore que vendre nos arbres, notre eau et notre froid, ont décidé certains économistes canadiens, au grand bonheur du Comvizirat moyen-oriental.

Les amateurs de bandes dessinées savent ce que sont califes et vizirs, et les amateurs de mobilier savent que les vizirs étaient les ministres siégeant au Divan sous l'Empire ottoman. Étant tous d'appétence plus artistique que politique, toutefois, ils ne savent peut-être pas que le Comvizirat moyen-oriental est un regroupement de vizirats semblable aux Émirats arabes unis (EAU), qui l'ont été — unis, veux-je dire — en 1971, sauf que des brassages politiques ont modifié alliances et noms, de sorte que, près de 80 ans plus tard, en 2050, certains émirats, dont Dubaï et Abou Dhabi, sortant de



l'EAU, ont uni leur destinée à celle du Qatar, entre autres, et ont pris ce nom, décidément plus sec mais fédératif, de Comvizirat moyen-oriental (CMO).

Au tournant du XXI^e siècle, Dubaï a comblé tout ce qu'il pouvait du golfe Persique pour faire surface, et les équipes sportives tout comme les banlieues de France battent pavillon qatarien. Bref, le CMO ne sait plus où donner du pétrodollar. Il se trouve par ailleurs qu'en 2012, le Qatar est devenu membre associé de l'Organisation internationale de la

francophonie (OIF) sans passer par le statut intermédiaire habituel de membre observateur, ce qu'on lui reproche encore 38 ans plus tard. Le CMO presse donc le Qatar de faire taire la critique.

Le minuscule vizirat s'enorgueillit de quelque 150 000 franco-qatariens, soit 8 p. 100 de sa population totale¹. Bâd Ogoud, vizir avisé du Qatar, a alors cette illumination économique (de nature, mais aussi de moyens puisqu'elle est au gaz naturel) : la langue française, ma foi [enfin, la sienne, de foi : il est fort probable que nous n'ayons pas la même], on l'achètera! Et qui osera vilipender ce raccourci d'adhésion à l'OIF, dès lors que le Qatar possédera la langue française? Que les bois-sans-sOIF...

Et la sagesse des économistes qatariens entre en action. Le Qatar est spécialiste du luxe. Or, qu'est-ce que le luxe? Un produit à caractère coûteux. Qu'est-ce qui donne le coût au caractère coûteux? La rareté. Et où peut-on se procurer un français rare, donc coûteux? Bé : au Canada! Les statistiques publiées

en 2012 n'ont-elles pas révélé que le français se raréfiait au Canada?

Au même moment, les économistes canadiens trouvent la solution du système d'équations sur lequel ils planchent depuis quelques années, soit : < produit rare = produit cher; x = produit canadien rare donc cher à y désireux d'acheter > où x égale « la langue française » et où y égale, bien entendu, le CMO!

Marché conclu! Le premier ministre du Canada, tout sourire, serre la pince du vizir qatarien, dont les dents d'or influent sur la réflexion, et gâchent donc le portrait que s'aracheront néanmoins les médias. Par l'intermédiaire de ce vizir, voilà le CMO propriétaire, à coups de milliards de dollars, de ce rare, donc luxueux, français du Canada. Effet pervers de notre côté du marché : quiconque parle français doit dorénavant payer un droit d'usage au CMO. D'où l'importance de retenir sa langue. ☞

1. Selon les statistiques publiées sur Wikipédia en 2012. Ce sont les dernières en date, puisque la conjoncture géopolitique a monopolisé ensuite l'attention des vizirats, qui ont été incapables de produire des chiffres plus récents.

Transcription

Traitement de texte

Trait-Texte enr.

Marie-Claude Robert

Tél. : (450) 616-1825

Courriel : robert.marieclaud@videotron.ca

Le marché de la traduction

À l'échelle mondiale, en 2012, les revenus provenant de la prestation de services linguistiques et de la vente de technologies connexes se chiffrent à plus de 33 milliards de dollars US. Selon les données réunies auprès de 26 000 fournisseurs répartis dans plus de 150 pays, la demande de services langagiers connaît une croissance annuelle de 13 % depuis 2005. Voilà le gâteau. Notre part ?

Le Canada représente un peu moins de 0,5 % de la population mondiale et occupe 10 % du marché mondial de la traduction. Environ 90 % de cette traduction se fait dans ou pour le Québec. Un pactole. On déplore pourtant le nombre restreint de grandes entreprises québécoises de traduction. Cette fragmentation d'un marché constitué de praticiens indépendants favorise l'acheteur. Explique-t-elle la stagnation des tarifs constatée depuis vingt ans, de fait une régression de capacité de gain, vu l'inflation, ce qui amène certains à vouloir troquer le compte de mots pour une tarification horaire ? A-t-elle pour conséquence l'incursion d'agences internationales qui n'hésitent pas à casser les prix à Montréal, tout en dégagant une marge bénéficiaire à l'échelle mondiale dans le cadre de contrats multilingues ?

Riposte : regroupements et formation d'alliances entre fournisseurs particuliers, acquisitions qui permettent une consolidation des entreprises de traduction québécoises œuvrant dans un marché où la demande est forte, constante, solvable. Autre facteur : l'âge moyen des traducteurs augmente, d'où la nécessité d'assurer, par la formation et le mentorat, une relève qui ne bénéficie plus de l'encadrement et de la révision dont étaient gratifiés les traducteurs en poste d'hier et d'avant-hier. Enfin, pour mieux tirer son épingle du jeu, le langagier doit passer outre à sa réputation de puriste d'office et se positionner comme partenaire stratégique et partie prenante dans l'assurance des communications d'entreprise. Ce renouvellement en profondeur exige l'adoption d'une optique d'affaires, donc l'acquisition d'une formation commerciale à l'avenant. Pari à tenir.

Comment ne pas relever une indéniable tendance lourde, le recours aux mémoires de traduction et l'informatisation croissante de l'assistance à la traduction, ce qui exige une répartition renouvelée des tâches entre intelligences artificielle et humaine, et donc une initiation approfondie aux applications de l'informatique dans notre domaine, et entraîne pour le praticien un coût d'acquisition de matériels et de logiciels.

Au delà des impressions, fussent-elles partagées, nous manquons de chiffres. Pour pallier cette lacune, l'ATAMESL a réalisé un sondage sur les tarifs et conditions de travail dans notre domaine, ce qui permettra de mieux comprendre pour mieux agir. Résultats au printemps 2013. Au-delà d'une fourchette des tarifs demandés par les répondants, toutes catégories confondues, le questionnaire permettra de raffiner l'analyse : Quels sont les tarifs inférieur, moyen et supérieur pour un client direct et local ou lors d'une sous-traitance pour un gros cabinet à l'étranger ? Quels facteurs les font varier (expérience, diplôme, agrément, outils spécialisés, qualité) ? Quelle incidence ont les mémoires de traduction sur la productivité, la qualité, le tarif et le revenu global ? Quelle est l'évolution des tarifs depuis cinq ans ? Quels facteurs expliquent ces variations ? À suivre. ☞

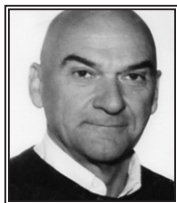


Pierre Cloutier, trad. a.

Le marché de la traduction : notes en vue d'un bilan



L'auteur livre ici quelques rapides commentaires sur sa perception d'un marché qu'il observe depuis une quarantaine d'années.



Par Jack Philizot



Incontestablement bien des choses ont changé dans notre domaine. Peut-on cependant affirmer que le marché de la traduction s'est fondamentalement transformé ?

Les besoins quantitatifs restent les mêmes, la tarification est pratiquement statique depuis une trentaine d'années, les « quatre piliers » de la profession se maintiennent (services internes, agences, cabinets, traducteurs indépendants), la traduction est toujours la dernière étape du processus de communication et s'assortit de délais tout aussi irréalistes qu'autrefois.

L'évolution, quant à elle, se manifeste dans la répartition des ressources de production et des méthodes d'exécution. Comme dans d'autres secteurs, la technologie impose sa loi et, si elle apporte d'incontestables avantages, elle s'accompagne également de contraintes dont l'attrait économique et professionnel n'est pas toujours certain.

Au fil des années, certaines grandes entreprises se sont départies, à tort ou à raison, de leurs services internes au profit de structures externes, faisant miroiter des volumes considérables à des conditions tarifaires souvent contraignantes. Ce mouvement, qui a touché durement bon nombre de mes collègues, a favorisé une redistribution de l'appareil de production et a aussi contribué à plafonner la tarification à des niveaux peu compatibles avec la nature des services offerts.

Curieusement la traduction, qui est une production intellectuelle, est devenue, avec l'apparition des premières machines de traitement de texte, la cible favorite des passionnés de rentabilité qui ont vu dans l'informatique l'outil idéal qui leur permettrait de se passer des grattes-papier que nous étions alors. C'est ainsi qu'au début des années 1980, la traduction automatique promettait de sonner le glas de notre profession. Cette panacée a coûté inutilement des sommes considérables à quelques grandes entreprises friandes de techniques nouvelles.

Aujourd'hui, nous travaillons sur la base de notions plus réalistes avec des technologies de pré-traduction qui offrent des avantages indéniables aux intervenants, notamment sur les plans de la recherche, de la documentation, de l'uniformité et de bien d'autres facteurs. Malgré tout, leur emploi relève aussi de la recherche d'une meilleure rentabilité et les espoirs qu'elles suscitent à cet égard ne se matérialisent pas fatalement.

Mode de rémunération et tarification

Le mode de rémunération de nos services reste une particularité paradoxale de notre profession. De toutes les professions libérales, nous sommes la seule à facturer nos services au « poids ». Si l'unité mot reste commode pour évaluer l'ampleur d'un projet, ses délais de réalisation et son coût approximatif, elle ne devrait pas être la base de notre mode de facturation. La nature des textes, les domaines abordés, la nécessité de recourir aux technologies citées plus haut sont autant de facteurs capables d'introduire de sérieuses distorsions à cet égard. Notre profession doit faire front commun et tendre à imposer la facturation horaire de ses services, et ce, à des taux réalistes.

Par ailleurs, si la nature des services de traduction offerts sur le marché diffère à certains points de vue, l'entreprise cliente ne semble pas toujours sensibilisée à ces variantes. En conséquence, la tarification est perçue comme indifféremment applicable à l'agence, au traducteur indépendant ou au cabinet. Le mode d'exploitation et les services offerts par chacun des trois sont pourtant différents, répondent à des besoins différents, et nécessitent la mise en œuvre de moyens et d'investissements différents. Il serait certainement souhaitable que les efforts de promotion de notre profession auprès des entreprises reflètent ces réalités.

Relève et formation

Autre problème évoqué lors de la préparation de cet article : la venue de nombreux « pigistes » sur le marché et son incidence sur la formation. Devant la raréfaction des services internes, les diplômés peuvent être tentés d'offrir immédiatement leurs services directement en clientèle, ou indirectement par l'intermédiaire des grandes agences ou des cabinets. Ce qui pose bien évidemment le problème de la formation.

L'une des vocations d'un cabinet tel que le nôtre est de constituer une solide équipe de professionnels salariés, et de mettre la compétence et l'expérience de ces derniers au service d'une clientèle fidèle, dans un domaine de spécialisation qui lui est propre. Autre caractéristique, le cabinet dispose d'un personnel de soutien spécialisé qui apporte son

appui aux traducteurs et leur évite de se disperser dans les activités qui ne relèvent pas directement de leur mandat professionnel.

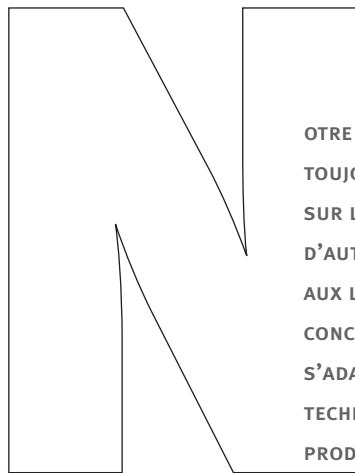
Ce contexte stable permet d'envisager l'embauche et la formation d'un nombre restreint de jeunes traducteurs prometteurs, désireux d'intégrer l'équipe en place et d'y faire carrière.

En revanche, étant donné le nivellement des tarifs pratiqués par les différents intervenants de la profession, le cabinet peut difficilement se permettre de recourir aux services externes de jeunes pigistes, d'assurer leur formation et de les rémunérer aux mêmes conditions que celles qu'ils pensent pouvoir obtenir d'une clientèle directe, sans supervision réelle.

Là encore, il pourrait être dans l'intérêt de tous que les universités et les organismes professionnels sensibilisent les nouveaux diplômés à ces impératifs pour leur éviter des attentes irréalistes et faciliter leur accès à une formation adéquate et indispensable.

Notre profession a joué et joue toujours un rôle incontournable sur le plan économique. Comme d'autres secteurs, elle est soumise aux lois du marché et de la concurrence, mais elle a su s'adapter aux exigences d'une technologie et de moyens de production que nous n'aurions même pas imaginés il y a 36 ans, lorsque Translatec a été créée.

Pour conclure, je profiterai de l'occasion qui m'est donnée ici pour remercier les pionniers qui



NOTRE PROFESSION A JOUÉ ET JOUE TOUJOURS UN RÔLE INCONTOURNABLE SUR LE PLAN ÉCONOMIQUE. COMME D'AUTRES SECTEURS, ELLE EST SOUMISE AUX LOIS DU MARCHÉ ET DE LA CONCURRENCE, MAIS ELLE A SU S'ADAPTER AUX EXIGENCES D'UNE TECHNOLOGIE ET DE MOYENS DE PRODUCTION QUE NOUS N'AURIONS MÊME PAS IMAGINÉS IL Y A 36 ANS, LORSQUE TRANSLATEC A ÉTÉ CRÉÉE.

m'ont formé, et qui se reconnaîtront, tous les membres du personnel de notre cabinet pour leur compétence, leur professionnalisme et leur esprit d'équipe, et tous nos collaborateurs externes pour l'aide qu'ils nous ont apportée. Je souhaite également à tous les collègues qui me liront le même enthousiasme que celui qui m'a animé au cours de toutes ces années. ☺

The Translation Market 2012 As Good As It Gets?

The International Federation of Translators (FIT – *Fédération Internationale des Traducteurs*) was founded in 1953 at a time when translation as a profession was seeing major changes: several universities in Europe and North America were starting to offer translation studies and linguists were shifting their interest in translation from a pragmatic approach to a theoretical level. At the same time, the important role of languages in facilitating better and peaceful relations between peoples was being promoted. The roots of FIT were essentially European with Turkish participation, but by the following year, Canadian associations had already joined the Federation, and since then its membership has grown steadily and now includes associations from all continents.

From the outset, the membership consisted of both literary and technical translators, freelancers,

civil servants and lecturers. This diversity is still a characteristic of FIT, which sees itself as representing the entire profession, as reflected in its tagline: FIT – the voice of associations of translators, interpreters and terminologists around the world.

Until now, FIT had not undertaken any systematic market surveys of its own and had relied entirely on external sources, such as:

- analyses undertaken by national associations that are members of FIT
- analyses published by universities and international bodies
- international analyses by commercial consultancies for the translation industry.

The different sources emphasize different elements, depending on their respective goals, so national



**By Marion Boers,
FIT President,
and Jeannette Ørsted,
Executive Director FIT/IFT**

associations focus on pricing, universities on the demand for translators, and international analyses combine the two. All three sources seem to be in agreement that there are two prevailing trends: globalization of commerce and service, and the increasing use of translation technologies (translation management systems, translation memory technology and machine translation).

Looking back over a 20-year period, the translation market has been characterized by immense movements of resources: increasing demand for translation, increasing use of technology solutions to meet the demand and, as a consequence, huge pressure on prices, also fuelled by increasing translation costs for companies that sell their products globally. Many other factors have influenced the market to varying degrees in different countries and the overall impression is one of a dynamic, changing market in terms of resources and output.

In 2012, the bulk of the global turnover is managed by large companies and to some extent large public buyers such as European institutions and certain international bodies. A large number of mergers and acquisitions have secured the foothold of the large surviving translation companies on several continents, making it possible for them to work around the clock and to benefit from economic growth in different regions as well as the lower costs of labour in some areas. Their size gives them the economic muscle to drive technological change and development in order to increase efficiency and thereby meet the ever-increasing demand for translation. The downside of this development is the downward pressure on prices and the expectation that freelancers can handle larger and larger packages of files and words in one day.

When FIT was founded, translation was mainly a one-person business, and this is still the case if you look at the member associations, whose members are mainly freelancers. According to a FIT Europe survey based on 2008 figures, somewhat fewer than 20% are subcontractors to agencies. This clashes with the fact that the preferred business model for large vendors is to outsource jobs to freelancers; so, one conclusion could be that there are many freelancers in the market who are not members of an association. Freelancers with direct customers probably deal mainly with SMEs, as large companies with globalized market needs have also merged their various components to become large entities with complicated translation needs, multilingual projects and DTP requirements that a one-person business cannot meet. Large companies/buyers want low-cost, multilingual, one-stop shopping options. This is a reality for the profession in most countries, leading to a situation where large multilingual vendors and freelancers are contesting each other's right to define the market, price levels, and the working conditions of the actors.

As a consequence of the introduction of technology in all parts of the translation supply chain, productivity is under pressure. Of the 1,063 freelancers in the recent Rates and Salaries Survey (2012) by the Institute of Translation and Interpreting (ITI) in the United Kingdom who gave feedback on their output, just about half reported translating more than 200,000 words a year (4,500 words a week based on 45 working weeks). This is an average figure and as such has to be treated with caution, but the income corresponding to 200,000 words a year would probably have to be supplemented by other activities or a second income in the household. A Canadian comparative analysis by the *Bureau de la traduction/ Translation Bureau* in 2012 showed a productivity range of 195-333 words an hour (average 250 = 1,750 a day = 8,750 a week). Staff translators in translation companies are likely to be required to have at least the same weekly output, or even higher in the case of repetitive texts (excluding legal and marketing).

Where does all this leave FIT and its member associations? The profession is international, vendors are global, customers are everywhere, and within this boundless reality the Federation's goal is to promote best practices and quality standards. The aim is to reach a level of transparency where customers know that professional translation workers know about and implement quality assurance and quality measures in relation to all aspects of the translation process. By adhering to fixed and internationally agreed standards, the profession can maintain its status and a reasonable price level. This can only be achieved through enhanced collaboration between all the actors in the market. Thanks to technology and globalization, our profession is developing and diversifying and if we use this opportunity to implement quality procedures, this will convince buyers that translation is a quality product that is well worth the cost. ☺



TRSB: Made in Québec

C'est un cliché de dire que le Québec est bien positionné dans le secteur de la traduction. Alors que le Canada représente un peu moins de 0,5 % de la population de la planète, il occupe 10 % du marché mondial de la traduction. Et environ 90 % de cette traduction se fait dans ou pour la belle province.

Pourtant, il n'y a pas beaucoup de grandes entreprises de traduction québécoises. Malgré notre héritage linguistique, notre culture et la stabilité de notre environnement économique, nous ne sommes pas encore parvenus à faire de la traduction une caractéristique nationale comme... la poutine ou le hockey! Comment la concurrence internationale réussit-elle à prendre autant de place dans notre marché?

La situation en deux maux

À ces questions, je propose une réponse qui ne plaira pas à tous. Si nous n'occupons pas la place qui devrait nous revenir dans le secteur de la traduction, c'est, d'une part, parce que nous avons longtemps vécu sous le coup d'une illusion et, d'autre part, parce que nous travaillons trop.

Premier mal : l'illusion. Nous, traducteurs québécois, avons eu longtemps tendance à nous voir comme les gardiens de la langue française, à considérer la traduction comme un art, à prendre la rectitude linguistique pour du professionnalisme et à regarder ceux qui achètent nos services non pas comme des clients à qui donner satisfaction, mais comme de simples « donneurs d'ouvrage ». Qu'elle soit défendable ou répréhensible, cette approche n'est pas le point de départ idéal de la réussite en affaires. Or, c'est bien d'affaires qu'il s'agit. D'entreprises, de compagnies, de *business* qui, pour nous permettre de reprendre l'initiative de notre métier, doivent placer la performance au centre de leur approche client.

Second mal : le surcroît de travail. Qu'on me comprenne bien, je ne me fais pas l'apôtre de la paresse. Le travail, c'est la santé, mais quand il prend toute la place, il peut devenir nocif. Nous sommes actuellement bien trop occupés à répondre à la demande grandissante en traduction — tout en signant nos textes — pour avoir le temps de penser à la situation préoccupante dans laquelle est plongé notre secteur d'activité.

Nous ne pouvons pas revenir sur le passé, mais nous pouvons agir sur le présent et préparer l'avenir. J'évolue dans le domaine de la traduction depuis plus de 25 ans, je profite donc de la tribune qui

m'est offerte ici pour vous faire part de mes réflexions sur la situation actuelle et à venir de notre secteur.

Quelques pistes de solution

Loin d'être un « mal nécessaire » comme certains le pensent, la traduction doit devenir un moteur de croissance économique. Or, pour assumer pleinement son rôle, l'entreprise de traduction doit faire siennes les bases de toute entreprise et se doter de valeurs simples, universelles et testables, notamment l'enrichissement durable. Autrement dit, l'entreprise de traduction et le traducteur individuel (qu'il travaille en entreprise ou qu'il soit pigiste) sont amenés à créer de la valeur économique par leurs activités. En fait, c'est déjà le cas : les services de traduction que nous offrons à nos clients leur profitent grandement; nous participons directement et indirectement à leurs succès. C'est la conscience de notre plus-value ainsi exprimée qui garantira la reconnaissance de notre professionnalisme.

Par ailleurs, pour durer, l'enrichissement doit s'articuler sur une vision à long terme. L'enrichissement durable suppose entre autres l'investissement dans l'innovation et dans les ressources humaines.

Pour être efficace et viable, la pratique de la traduction doit tenir compte des nouvelles réalités, notamment technologiques, devenues incontournables : outils d'aide à la traduction, mémoires et traduction machine. Il n'y a pas si longtemps, nous étions sceptiques à l'idée d'utiliser un ordinateur quotidiennement. Pourtant, nous sommes arrivés aujourd'hui à un point où la simple évocation d'une panne d'Internet, d'un bris d'appareil ou de la perte d'une tablette ou d'un téléphone soi-disant intelligent nous donne des sueurs froides. Les outils technologiques dans le secteur de la traduction sont là pour rester. Et il faut s'en réjouir, car ils améliorent la productivité et favorisent l'uniformité. Nous avons intérêt à les adopter et à en tirer le maximum.

Par ailleurs, investir dans les ressources humaines ne signifie pas seulement embaucher davantage de gens. L'âge moyen des traducteurs ne cesse d'augmenter. Nous devons absolument assurer la relève. Chez TRSB, par exemple, nous avons mis sur pied un programme de mentorat auquel participent nos traducteurs les plus chevronnés. Nous contribuons ainsi à former toute une nouvelle génération de spécialistes. Il ne s'agit pas seulement d'assurer la pérennité de l'entreprise, nous voulons fournir un



*Défis et occasions
de croissance
de la traduction
comme activité
économique.*



Par Serge Bélair, trad. a.



un service continu pour les clients. Voilà un service que n'offrent pas les entreprises de traduction internationales, prisonnières de leurs bas tarifs.

Enfin, si l'on emprunte un point de vue plus global, on constate immédiatement que le secteur de la traduction est fragmenté. Or, la fragmentation parmi les fournisseurs d'un service favorise les acheteurs. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à regarder l'évolution — ou plutôt la stagnation, voire la régression — des tarifs de traduction depuis une vingtaine d'années. Le morcellement sectoriel n'est sans doute pas le seul coupable, mais il n'en demeure pas moins que nous aurions avantage à nous regrouper, à former des alliances : associations professionnelles (telles l'OTTIAQ ou l'ACGL), collaborations (une solide base de pigistes collaborateurs peut contribuer à la compétitivité d'une entreprise), acquisitions (comme celle de Traductions Seguin Adams par TRSB en 2011), etc. Dans un secteur aussi concurrentiel que la traduction, c'est le marché global qui fixe les prix et non les entreprises individuelles. Or, nous avons la chance d'évoluer dans un marché où la demande est forte. En travaillant ensemble, nous pouvons renverser la vapeur.

Le temps presse

Les grandes entreprises de traduction étrangères qui s'installent au Québec ne sont pas des concurrents « ordinaires ». Elles imposent leur modèle et cassent les prix, ce qu'elles peuvent faire d'autant plus facilement que le volet « français canadien » s'inscrit bien souvent dans des contrats multilingues. Ces entreprises peuvent amener les prix à des profondeurs abyssales en enregistrant une perte ici, mais en dégageant une marge bénéficiaire à l'échelle mondiale, et ce, pour un même client.

À défaut de nous hisser dans les ligues majeures de la traduction, nous deviendrons des sous-traitants, des vassaux, de ces multinationales. Elles dicteront alors les règles, notamment les conditions d'exercice de la profession.

Mais ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain, tout n'est pas mauvais dans leur modèle. Inspirons-nous de

ce que les groupes internationaux font de mieux. Pour l'entreprise du Québec qui a de la vision, le défi consiste à leur livrer concurrence non seulement ici, chez nous, mais également à l'échelle mondiale.

Un dernier mot

C'est délibérément que je n'ai pas abordé un thème cher aux traducteurs : la qualité. Pour moi, elle va de soi. Non seulement nous sommes des spécialistes de la langue, mais nous vivons dans une culture qui nous avantage sur le plan professionnel. Ne refusons pas d'évoluer et d'adopter de nouvelles façons de faire sous prétexte que la qualité en souffrirait. La qualité de notre travail est un fait acquis. Elle n'est pas en danger. Elle n'est pas fragile. 📧

Serge Bélair, trad.a

La petite histoire

TRSB a vu le jour il y a 25 ans. Seul dans mon sous-sol, armé de mon fidèle dictaphone, je travaillais fort. J'ai souvent passé 12, 15 heures d'affilée à traduire pour rendre mes textes à temps. Je n'avais pas le choix, les clients comptaient sur moi. Bientôt, j'ai dû embaucher une copiste et louer un bureau. Honnêtement, je ne me voyais pas comme un homme d'affaires. J'aspirais seulement à gagner ma vie en faisant ce que j'aimais. Mais le Québec des années 1980 était plein de possibilités, et la dualité linguistique du Canada favorisait les traducteurs et les entreprises de traduction. Soudain, j'ai compris que si je m'entourais de collaborateurs partageant ma vision et mes exigences, nous pourrions un jour faire du Québec un pivot mondial de la traduction. Vingt-cinq ans et près de 120 employés plus tard, cet objectif ne me semble plus si fou...



Définir la qualité en traduction : mission impossible?

Dans le marché québécois, canadien ou international, chacun convient volontiers que toute traduction devrait avoir la qualité pour objectif. La qualité comme valeur absolue, une et indivisible. Cependant, certains estiment que la qualité comporte des niveaux, qu'elle se module en quelque sorte au gré des besoins. Il existe en effet des cabinets de traduction évoluant à l'international qui proposent à leurs clients différents niveaux de qualité de traduction, à des tarifs variables eux aussi. Oui, vous avez bien lu ! Mais surmontons le choc initial et voyons de quoi il retourne exactement.

Niveaux de qualité multiples, tarification variable

Le phénomène est principalement observé en Asie et aux États-Unis. Sans doute nous touchera-t-il d'ici peu. Des cabinets proposent trois niveaux de qualité : or, argent et bronze. Le premier prévoit la traduction, la révision et la lecture d'épreuves ; le second, la traduction et la révision, et, le dernier, la traduction seule. Chacune de ces étapes est réalisée par un intervenant distinct. C'est le mode d'exécution du travail et non le résultat qui définit le niveau de qualité. D'autres cabinets font correspondre les niveaux de qualité à l'expérience de la personne qui exécute la traduction. Une expérience plus approfondie est censée correspondre à un degré de qualité plus élevé. Bon. On le constate, la notion de qualité s'interprète diversement.

Les textes à traduire ne présentent évidemment pas tous la même difficulté. Certains exigeront des heures de recherche et des relectures multiples, alors que d'autres, plus courants, couleront de source et seront achevés en un tournemain. Les langagiers ne sont pas les seuls à le constater et certains ont tiré les conclusions ultimes qui, pour eux, en découlent. Le propriétaire d'un cabinet de traduction me disait récemment qu'il appliquait une tarification variable selon les niveaux. Selon lui, le client devrait déboursier plus pour un texte longuement peaufiné et dont la réalisation exige un délai plus étendu. Exemple : un document de présentation haut de gamme, conjuguant technicité et tournures ardues. Selon lui, ce type de demande est marginal. La plupart des documents qu'il traite sont de nature plus simple et leur caractère ponctuel rend impérieuse une exécution rapide. À son avis, ce genre de



traduction correspond au niveau que l'on désigne « good enough » outre-frontière, ce que l'on pourrait rendre par « correct » chez nous. Ce niveau correct n'équivaut pas à une absence de qualité. Dans toutes ces traductions, le transfert linguistique est réalisé. Elles sont autant que possible exemptes de fautes de frappe, d'orthographe et de grammaire. D'après les tenants de cette pratique, les textes, sonnent juste... à défaut de toujours se présenter magnifiquement.

Automatisation

Même si les besoins du marché n'avaient pas entraîné la création de ces niveaux de qualité, la place grandissante de la traduction automatique aurait changé la donne. Il est facile d'imaginer qu'un cabinet d'avocats ait recours à la traduction automatique pour se mettre au parfum de diverses décisions rendues dans d'autres pays afin de se faire une idée des lois en vigueur et de la jurisprudence. En fait, cette situation s'est déjà produite. Un cabinet néerlandais devait prendre connaissance rapidement de décisions rendues, à concurrence de plusieurs millions de mots, afin de cibler celles touchant directement les intérêts d'un de ses clients. L'automatisation a permis de réaliser ce dépouillement initial en un



Comment définir la qualité ? Est-elle absolue et intangible ou relative et susceptible de se présenter selon divers degrés pour répondre aux attentes variables des clients ?



Par Stéphane Gervais, trad. a.



week-end. Les avocats ont ensuite choisi les textes les plus pertinents pour en confier la traduction à des professionnels. Une équipe de traducteurs n'aurait jamais pu accomplir cette tâche titanesque et, en outre, aurait-elle été nécessaire? Seuls les documents véritablement utiles ont été traduits. Ce travail répondait tout à fait aux besoins du client.

Les textes à traduire sont aussi variés que leurs auteurs. Soyons francs, leur qualité aussi. Faut-il le dire, les clients ne définissent pas très clairement leurs besoins. Une question se pose : en l'absence de directives explicites quant à la qualité visée, quelle ligne de conduite adopter? Puisque nous avons appris à respecter les niveaux de langue lors de notre formation en traduction, ne devrions nous pas faire de même quant aux niveaux de qualité? Juger de la qualité à donner en fonction du texte de départ? Serait-ce faute de le faire que certains se surprennent à produire des traductions dont le style

est plus châtié que l'original? Et si la qualité que nous exigeons de nous-mêmes n'était pas celle demandée? Le danger serait de pousser ce raisonnement à l'extrême en prétendant que la traduction doit calquer et singer toutes les carences et tous les couacs du texte de départ. La vérité se situe sûrement entre ces deux pôles... mais où?

Le domaine de la traduction évolue en accéléré. Dans ce contexte, la notion de qualité se révèle plus complexe qu'il ne semble. Et si la qualité était fonction de la personne qui la juge? Mais qui sont les juges? Les traducteurs? Les clients? Les destinataires des textes produits? Qui devrait avoir le dernier mot? Définir la qualité c'est un peu comme dessiner le mouton du Petit Prince. Elle se révèle une boîte noire, avec deux trous pour laisser passer l'air. Chacun s'ingénie à en deviner le contenu, à l'image d'attentes qui sont d'autant plus vives qu'elles restent trop souvent inexprimées. ☹



Le marché de la traduction connaît actuellement une évolution spectaculaire à l'échelle mondiale, qui n'est pas sans soulever d'importants enjeux au sein de notre industrie.



Par Ann Rutledge, trad. a.

La traduction : une profession en évolution

L'ouverture des frontières, l'expansion universelle des télécommunications, la montée des nouvelles technologies, l'utilisation accrue d'Internet... voilà autant de facteurs qui ont contribué à faire exploser les besoins mondiaux en traduction. En 2012, les revenus tirés de la prestation de services linguistiques et de la vente de technologies connexes se sont chiffrés à plus de 33 milliards de dollars US. Du jamais vu. Et ce n'est pas fini! En effet, selon la firme Common Sense Advisory, qui a analysé les données de plus de 26 000 fournisseurs répartis dans plus de 150 pays, la demande de services langagiers continue de croître d'environ 13 % tous les ans depuis 2005.

Marge bénéficiaire en déclin

Pourtant, ces belles données sont loin de représenter la réalité de l'ensemble des cabinets de traduction canadiens. Prenons la marge bénéficiaire. Depuis dix ans, elle diminue au lieu d'augmenter. Malgré la demande accrue en traduction — marché qui génère tout de même un milliard de dollars au pays — la forte concurrence que nous livrent les agences européennes et américaines entraîne une

chute des tarifs. Il se trouve même de nombreuses entreprises canadiennes qui n'hésitent pas à faire traduire leurs documents au Maroc ou en Inde pour une fraction du prix moyen exigé au pays.

Il faut toutefois savoir que cette situation n'est pas unique au Canada, ni à notre industrie d'ailleurs. Ces bouleversements sont universels. Partout dans le monde, les entreprises cherchent des fournisseurs capables de répondre à leurs demandes à moindre coût. C'est la tendance que suit l'économie mondiale.

L'Association de l'industrie de la langue et quelques grands cabinets canadiens ont bien tenté de limiter les dégâts en créant une certification nationale en matière de services de traduction. Cette certification, inspirée du modèle européen, a été instaurée afin de mieux encadrer la structure des entreprises de traduction canadiennes. Résultat? Malheureusement, peu d'agences de traduction ont adhéré jusqu'à maintenant au programme. À peine 10 % des quelque 200 grands cabinets canadiens ont suivi la démarche pour obtenir cette certification.

Pour survivre à cette concurrence qui lui vient de toute part, l'industrie de la traduction canadienne n'a pas le choix : elle doit s'adapter en changeant certains aspects de sa pratique, à commencer par la



tarification. Je crois qu'il est temps de remplacer la tarification au mot par la tarification horaire.

La tarification au mot actuelle, qui varie en moyenne de 22 à 26 cents, ne tient plus la route. Malgré un taux d'inflation qui a grimpé de 20% depuis 10 ans, ces tarifs n'ont pas bougé. Le traducteur tire donc moins de gains de son travail. Une tarification horaire serait beaucoup plus adaptée au marché d'aujourd'hui, notamment avec l'avènement des logiciels de traduction automatique qui facilitent le travail.

Technologie en hausse : nouveau défi de l'homo translator

Évidemment, ces outils technologiques ne sont pas sans redéfinir notre rôle. Aujourd'hui, le traducteur est devenu un rouage, certes essentiel, d'une mécanique langagière plus complexe. Si nous nous affichons — et nous devons le faire — comme des experts et des conseillers, nous devons miser sur nos principaux atouts : la qualité de nos services et notre expertise localisée, élément déterminant qui positionne mieux un produit dans son marché local.

Je ne crois toutefois pas que l'*homo translator* soit en voie d'extinction. Si les technologies traitent

les mots, l'humain demeure encore seul à pouvoir les interpréter. Souvenons-nous du cas de la GRC en Colombie-Britannique qui a fait les manchettes à l'été 2010 : faute de budget alloué à la traduction, ce corps policier avait décidé de soumettre à Google Traduction ses communiqués rédigés en anglais. Aucun professionnel de la traduction ne sera surpris d'apprendre que les textes français étaient bourrés d'erreurs. Après avoir sérieusement entaché l'image et la crédibilité de la GRC, cette histoire s'est soldée par l'engagement d'un traducteur professionnel.

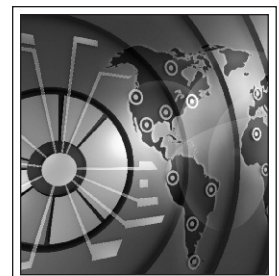
Soulignons cependant que, dans certains domaines tels que la météorologie, la traduction automatique comble bien les besoins. Le nombre restreint de termes et d'expressions météorologiques permet le recours à la traduction automatique pour la diffusion des messages grand public. Les agences de sécurité et de contre-espionnage apprécient, elles aussi, la traduction automatique depuis les attentats de septembre 2001. La technologie aide à traduire le contenu de documents en divers dialectes et langues, mais l'apport de langagiers professionnels demeure essentiel. D'après Michel Juneau-Katsuya, expert reconnu des domaines de l'espionnage, du contre-espionnage et du terrorisme au Canada, ces agences publient, en moyenne quatre fois par année, une offre d'emploi dans les grands quotidiens pour recruter de nouveaux interprètes et traducteurs au sein de diverses collectivités linguistiques.

En fait, l'avènement des technologies langagières entraîne la création de nouveaux profils et de nouvelles professions liées à la traduction. Le Bureau de la traduction travaille justement à établir un nouvel écosystème langagier afin d'augmenter sa productivité et son efficacité. Cet écosystème, nous dit-on, prévoit l'intégration d'outils technolangagiers, y compris la traduction automatique, à toutes les étapes de traitement des demandes de traduction.

Cela dit, la meilleure façon pour notre industrie de survivre aux changements est d'évoluer au même rythme et d'en suivre les tendances.

Il y a 40 ans, la profession de traducteur était en plein essor au pays. L'ère du bilinguisme national s'amorçait. Aujourd'hui, l'industrie de la langue a complètement changé, même ici au Québec. Les besoins en matière de traduction et d'interprétariat à la Cour municipale de Montréal ont explosé de 94 % en quatre ans. D'ailleurs à l'automne, la Ville devait lancer un appel d'offres pour combler un pressant besoin, soit la traduction de plus de 6000 demandes rédigées en une vingtaine de langues.

Notre industrie traverse une période houleuse, d'où l'importance de resserrer les rangs. À tous, je lance cet appel à la collaboration : harmonisons nos forces et nos atouts professionnels afin de partager, dans un esprit d'équitable concurrence, ce riche marché. ☺



Le langagier, gestionnaire d'un actif stratégique

Les acteurs de la scène langagière canadienne doivent s'octroyer un rôle élargi, dépassant le transfert linguistique : faire de la langue un actif stratégique, un vecteur de rentabilité, un outil de prestige pour l'entreprise.



par **Dominique Bohbot El Kahel,**
économiste trilingue,
trad. a., réd. a.



Traditionnellement, le langagier n'est pas un protagoniste du processus décisionnel. Son rôle de figurant l'a souvent relégué à l'arrière-plan, sans droit de cité au générique! Faisant cavalier seul ou évoluant au sein de modules internes d'envergure modeste qui naviguent entre plusieurs eaux et sont coiffés par différentes divisions opérationnelles au fil du temps, le langagier a dû faire preuve de créativité et de détermination pour tirer son épingle du jeu dans l'environnement métissé d'anglais de nombre d'entités qui appliquent avec indulgence une politique de la traduction exempte d'étanchéité.

Dans notre profession, l'activité artisanale a cédé le pas à une industrie moderne et dynamique. Grâce au concours des associations et des efforts de visibilité de la profession, les spécialistes du transfert linguistique ont pu dissiper le spectre de l'équation préjugée « bilinguisme égale traduction », de la perception du traducteur comme un photocopieur intelligent ou autre lecteur optique! Les langagiers s'affirment, renforcent la perception de leurs collègues et clients et mettent en exergue la qualité de leur travail. D'aucuns considéreront toutefois que beaucoup reste à accomplir.

Un partenaire à part entière

Spécialiste de la transposition d'un message ou d'un texte d'une langue à une autre dans le but d'assurer la qualité de la communication et de rehausser l'image de marque de l'entreprise, le langagier, à l'instar d'autres professionnels de services de soutien, doit s'approprier la gestion de la traduction et se positionner comme partenaire de ses clients externes ou des divisions opérationnelles et centres de profit internes. Oser s'affranchir de sa réputation de puriste en vase clos ou d'académicien dépourvu de contact avec la réalité, siéger à la table de la planification de projets d'entreprise, jouer un rôle-conseil, anticiper les besoins et gagner ainsi le respect de ses interlocuteurs et clients : voilà tout un défi à relever.

Tandis que les stratégies organisationnelles s'orientent vers la croissance et mettent l'accent sur la productivité, le langagier entre de plain-pied dans les sphères des communications stratégiques, du marketing et de l'innovation destinées à générer du revenu et à assurer l'évolution des organisations dans un cadre concurrentiel et globalisé. À ce carrefour, le langagier doit se positionner comme partenaire stratégique, influencer intrinsèquement les

politiques de traduction, faire respecter ses contrôles internes et ses lignes directrices, pratiquer la rétrofacturation pour conscientiser les unités clientes de la valeur économique de la traduction et, enfin, implanter ses processus méconnus des néophytes comme le prétraitement et le post-traitement des traductions, la terminologie, la technologie langagière, etc.

À l'Association des conseils en gestion linguistique (ACGL), nous observons toujours dans le paysage langagier la cohabitation de services linguistiques internes et de cabinets de traduction externes, les premiers subissant autant de pressions que les seconds, mais de nature différente.

Nombre d'entreprises, et pas seulement les grandes entités, se dotent d'un service interne pour répondre à plusieurs enjeux : efficacité accrue, contention des coûts, planification optimale par la connaissance exhaustive des besoins organisationnels, impératifs de circonscrire le risque. La dotation d'un service linguistique constitue une décision d'affaires, une dépense de commercialisation, plus qu'une simple réponse à la réglementation linguistique. Beaucoup de services internes sont couplés avec les services de marketing et de communications, par exemple.

Nous constatons également que, loin de pratiquer le délestage d'effectifs, les entités se conscientisent quant à la valeur économique de la traduction. Fait intéressant, les unités internes font preuve d'adaptabilité et revoient leurs processus. Elles coopèrent avec les cabinets, qui sont heureux de dialoguer avec des confrères partageant leur réalité. Aux entités qui décident d'impartir la fonction traductionnelle, nous recommandons de confier à des langagiers la gestion de l'externalisation et le contrôle de la qualité. En effet, l'impartition ne se limite pas à une opération; c'est une logistique exigeant une connaissance de la documentation interne, de la culture d'entreprise, du niveau de langue propre à chaque auditoire cible, des formats de fichiers, des applications et plateformes informatiques, entre autres. Le contrôle de la qualité doit s'inscrire dans un enjeu d'envergure : la surveillance du risque couru par l'entité, tant du point de vue linguistique que de l'image. Les acteurs de la scène langagière canadienne doivent s'octroyer un rôle élargi, dépassant le transfert linguistique : faire de la langue un actif stratégique, un vecteur de rentabilité, un outil de prestige pour l'entreprise.

Globalisation des marchés et concurrence étrangère

Les cabinets de traduction, quant à eux, démontrent leur professionnalisme, leur polyvalence, leur souplesse sans faille. La tendance prononcée à l'impartition a influé sur le marché de la traduction. La globalisation des marchés et les avances technologiques ont engendré une nouvelle donne et exigent une vigilance accrue. Les cabinets de traduction doivent innover pour affronter la concurrence étrangère, rechercher de nouveaux marchés, soutenir les entreprises locales en voie de mondialisation et exploiter le potentiel très prometteur de la traduction du contenu en ligne.

La collaboration étroite des services internes et des cabinets de traduction, ainsi que la gestion du flux externalisé par des gestionnaires langagiers permettront un partage naturel du marché de la traduction. La vitrine canadienne dispose de produits de traduction de haute qualité, de professionnels de haut calibre, d'une importante sensibilité linguistique, d'une plateforme associative motivée. Tout cela nous démarque sur la scène internationale et nous n'aurons de cesse de promouvoir nos atouts qualitatifs et notre sérieux en réponse à la percée concurrentielle étrangère misant tout bonnement sur le prix.

Dans ce contexte, les regroupements professionnels tiennent un rôle vital : forger l'identité de l'industrie, se positionner comme une force sectorielle, valoriser la profession. L'agrément comme

statut professionnel et les normes et pratiques d'excellence comme sceau de qualité sont le fondement de notre reconnaissance et permettront notre avancée. Depuis plus de 25 ans, l'ACGL préconise le perfectionnement comme pierre d'assise de la valorisation professionnelle et s'applique, par ses ateliers, à former les langagiers devenus gestionnaires en les aidant à composer avec la culture entrepreneuriale. Le traducteur le plus talentueux n'est pas nécessairement un gestionnaire aguerrri ni un coach, d'où l'importance d'être initié à ces pratiques par le perfectionnement et le réseautage. Il incombe au langagier de faire preuve de leadership, de s'affirmer, et surtout, de parler le même langage que ses clients. ☺

L'Association des conseils en gestion linguistique (ACGL) Inc. regroupe les gestionnaires et intervenants de la fonction linguistique, de la francisation, des communications, et de la formation. Son mandat vise à apporter une aide concrète aux gestionnaires et aux langagiers, à informer ses membres des moyens et méthodes en usage dans les professions langagières, à favoriser les échanges sur les expériences pratiques, à offrir des ateliers de perfectionnement, ainsi qu'à favoriser la concertation et le réseautage.

Visitez son site au www.lacgl.org

Conserver son service de traduction à l'interne

La question refait régulièrement surface, mais la réponse demeure essentiellement la même. Pas question d'impartir le service de traduction chez Aon Hewitt. La totalité des documents doivent être traduits dans les deux langues officielles afin de respecter tous les employés et clients au pays.

La traduction de l'anglais vers le français constitue la grande majorité des documents à traduire. Pour les quelques rares cas inverses, la société travaille avec des pigistes spécialisés ou encore des cabinets de traduction dignes de confiance.

« Comme notre société est présente dans 90 pays de par le monde, nous devons traduire des

textes en français tels que des mémoires, ou des articles en anglais provenant de conseillers aux États-Unis ou en Europe », souligne Isabelle Lamontagne, traductrice au service de la société depuis quatre ans. « Nous évoluons dans un domaine technique passablement spécialisé, allant de la gestion des régimes de retraite à celle de l'assurance collective, en passant par les placements, la rémunération et la communication aux employés, en plus de l'administration des avantages sociaux. »

Les concepts reliés aux avantages sociaux sont pointus et évoluent très rapidement, ce qui exige des traducteurs qu'ils soient à l'affût des nouveautés sur

○
Garder le service de traduction à l'interne ou l'impartir ? Voilà la question que bien des entreprises se posent, principalement dans le secteur des services professionnels. Pour Aon Hewitt, une firme en gestion-conseil de réputation mondiale, le service de traduction se veut une valeur ajoutée pour ses clients et ses employés.



Par Alexandre Daudelin



le plan linguistique. C'est arrivé récemment avec une expression anglaise qui qualifiait un nouveau type de régime de retraite.

« Nous avons accès à des experts sur place pour nous expliquer précisément les concepts ou les enjeux présents dans notre secteur d'activité », poursuit M^{me} Lamontagne. En misant sur sa propre équipe de traducteurs, Aon Hewitt s'assure d'un travail précis obtenu dans les meilleurs délais. La qualité rédactionnelle, assurée notamment par la révision, est bien supérieure et assure une uniformité d'un dossier à l'autre.

Deux aspects tout aussi importants

Il y a toujours deux aspects à un travail de traduction : l'aspect technique et l'aspect linguistique. Les deux éléments sont essentiels à la qualité d'un texte. Si les traducteurs peuvent assurer la qualité linguistique du document, ils ont parfois de la difficulté à appréhender tout les aspects techniques. En l'occurrence, ils bénéficient d'un accès direct à des experts.

Par ailleurs, pour certains textes qui contiennent de l'information plus délicate, le fait d'effectuer l'essentiel du travail de traduction à l'interne permet d'assurer la confidentialité, pour la société elle-même et pour ses clients.

Chacun des membres de l'équipe a la capacité de travailler sur divers dossiers. « Lorsque vient le temps d'entreprendre des travaux, nous ne faisons aucune distinction entre un document interne ou de l'information destinée aux médias. La passion et la rigueur demeurent les mêmes. Nous sommes soucieux de la qualité du produit final, peu importe à qui s'adresse le document », insiste M^{me} Lamontagne.

Travailler dans une société comme Aon Hewitt est stimulant puisque le travail est très varié. On peut traduire des politiques ou des produits de communication interne, mais aussi des documents de promotion et de formation.

L'impact de la fusion

Aon et Hewitt ont fusionné en 2010, ce qui a amené son lot de défis quant au volume de travail. Comme

l'une des deux sociétés n'employait pas de traducteurs à l'interne, la composition de l'équipe n'a pas été modifiée et les habitudes de travail n'ont pas changé. La fusion a néanmoins créé un surplus de travail durant quelques mois, le temps d'uniformiser la traduction des différentes politiques internes ainsi que des documents de promotion.

Depuis, le volume est important, mais plutôt équilibré tout au long de l'année. Il n'y a donc pas de période durant laquelle le service de traduction est contraint d'aller systématiquement à l'extérieur, en raison d'un manque de ressources.

En temps normal, chaque traducteur se donne un maximum de 1 500 mots par jour à traduire pour assurer un travail de qualité. « Il faut respecter la rédaction du document dans sa langue originale. Il importe de bien saisir l'essence du message, ce qui, dans la plupart des cas, va au-delà des mots », ajoute M^{me} Lamontagne.

Le plus gros défi à la suite de la fusion a été de faire connaître le service de traduction à l'ensemble des employés à l'échelle du pays, d'autant plus que la majorité des documents doivent être disponibles dans les deux langues officielles, qu'il s'agisse de l'infolettre hebdomadaire destinée aux employés ou encore des avis de nomination ou des communiqués de presse destinés aux médias.

Présentement, la compagnie étudie diverses possibilités pour augmenter le travail de traduction fait à l'interne à l'intention des clients de certaines pratiques comme celle de Communication, Mobilisation et Rémunération. Ces dernières font de plus en plus appel à nos services pour émettre des communications à leurs employés, et nos traducteurs travaillent de plus en plus avec nos conseillers en contact avec la clientèle, ce qui est relativement nouveau.

L'année 2013 promet des changements importants quant à la nature même du travail. Il sera davantage destiné à la clientèle, ce qui est très stimulant pour le service de traduction. ☺



Une formation universitaire en 3D : diversité, dialogue, débrouillardise

La traductologie est une science relativement jeune. Bien qu'elle soit définie comme l'étude théorique de la traduction, on aurait tort de la percevoir comme une discipline n'entretenant aucun lien avec le monde pragmatique de la profession. Au contraire, l'évolution même du terme « traduction » a certainement à voir avec les retombées de la recherche menée en traductologie depuis au moins un quart de siècle.

Si la traduction recouvre aujourd'hui de plus en plus d'activités professionnelles, qui vont de l'opération de transfert sémantique entre les langues à la localisation de logiciels, de sites Web et de jeux vidéos, en passant par l'édition, la rédaction multilingue et l'adaptation publicitaire, c'est en partie parce que la traductologie ne cesse de mettre en lumière le constat suivant : le rôle du traducteur ne se limite pas à son expertise langagière. Comme il agit à titre de médiateur entre les langues, les cultures et les époques, son intervention a aussi des conséquences sur les plans social, politique ou idéologique.

Dès lors, le premier défi que les institutions d'enseignement doivent relever est celui de préserver tout ce qui, dans les programmes de formation (au premier comme au deuxième cycle), contribue non seulement à affiner le jugement et les compétences linguistiques des traducteurs, mais surtout à aiguiser leur esprit critique. La diversité des angles sous lesquels une science comme la traductologie élargit les perspectives sur la traduction, et dont l'éclosion de diverses pratiques professionnelles est en partie tributaire, exige en effet des nouveaux traducteurs qu'ils soient de plus en plus conscients des multiples facteurs — économiques, géographiques, politiques — qui déterminent leurs choix de mots, d'outils, de carrière, etc. En plus des cours de base axés sur le transfert linguistique, beaucoup de programmes universitaires comportent déjà des cours d'histoire de la traduction, d'analyse du discours ou de lecture critique des traductions. Cette caractéristique des programmes doit être conservée, voire enrichie, afin que les traducteurs en herbe continuent d'acquérir un point de vue critique sur leurs propres interventions et qu'ils puissent composer avec la diversité des fonctions qu'ils seront appelés à assumer.

Or, si préserver l'acquisition de l'esprit critique constitue l'un des premiers défis à relever par les

institutions d'enseignement, la poursuite du dialogue entre les principaux architectes de la mise en œuvre des programmes de formation universitaire en est sûrement un autre de taille. Pour l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET), ce dialogue se tient autour de l'élaboration d'une grille de compétences communes visant à mieux répondre aux défis soulevés par les nouvelles réalités professionnelles.

Du dialogue à la débrouillardise

S'inspirant de la grille ayant servi, il y a quelques années déjà, à l'harmonisation des programmes de premier cycle en traduction, l'ACET travaille présentement à bâtir une grille de compétences qui permettra aux programmes de deuxième cycle d'être reconnus, entre autres, par le Bureau de la traduction. Fondée sur une réévaluation des besoins en formation, la nouvelle grille de compétences cherche notamment à répondre aux critères de recrutement et d'employabilité non seulement au Canada, mais également hors frontières. Dans cette optique, les responsabilités du traducteur, son rôle actif d'agent social, figurent au cœur même de la prestation du service de traduction.

Il convient de souligner que la grille de compétences en cours d'élaboration au Canada s'inspire, en bonne partie, de celle créée par la Direction générale de la Traduction (DGT) de l'Union européenne, dans le cadre des travaux entamés à Bruxelles en 2006 et qui visaient, à partir du projet de Master européen en traduction (EMT), à optimiser les cursus et à faire converger les contenus de formation. Aboutissement de plusieurs années de travail mené par des professionnels, des enseignants et des employeurs¹, la grille de compétences de la DGT s'applique « aux métiers langagiers ou à la traduction dans une large extension sémantique et professionnelle² ». Elle propose cinq types de compétences — linguistique, interculturelle, extraction de l'information, thématique, technologique — qui gravitent, nous l'avons dit, autour d'une compétence centrale : la prestation du service de traduction³. L'ACET pense que la grille de l'EMT serait transposable au contexte canadien. Le comité



En ce XXI^e siècle et à l'aube de l'avènement de la « société du savoir », quels défis les institutions d'enseignement universitaire doivent-elles relever dans la formation de nouvelles générations de traducteurs? Pour répondre à la question, osons un parallèle entre les besoins du marché et l'apport de la traductologie à une vision élargie du rôle d'un traducteur.



Par Danièle Marcoux





Vous demandez-vous parfois si vos tarifs sont justes? Si, dans les creux, vous devriez accepter de les réduire? Si votre revenu net est, minimalement, dans la moyenne des traducteurs qui ont autant d'expérience que vous? Si ça vaut le coup de faire le saut vers le travail autonome? Ou encore de reprendre le chemin du salariat?... Vous posez-vous mille et une questions sur l'évolution de votre profession, du marché et de votre carrière dans l'économie d'aujourd'hui?



Par Mélo die Benoit-Lamarre,
trad. a.

de travail chargé de sa mise en place devrait déposer ses propositions d'ici la fin de l'année 2012.

À l'heure où les technologies de l'information et la transformation des marchés, liée à la mondialisation, forcent les métiers de la communication à évoluer rapidement, les institutions d'enseignement savent très bien que le monde de la traduction professionnelle n'échappe pas à cette double pression dont les répercussions se font sentir, entre autres, sur la division du travail et sur les rapports entre volume à traduire, contrôle de qualité et prix. Mais il y a plus. Cette pression implique aussi une diversité de choix ou de profils à l'intérieur desquels il n'est pas toujours facile de s'y retrouver. C'est ici que la débrouillardise, la capacité à se tirer d'affaire, devient elle aussi un élément indispensable à toute orientation de cours et de carrière. Pour cette raison,

fruit d'un dialogue constant entre la salle de classe et la succursale d'emploi, la réponse des institutions d'enseignement aux principaux défis qui guettent les traducteurs d'aujourd'hui est claire : leur formation universitaire doit servir à élever leur statut professionnel, tout en faisant d'eux des experts formés à l'exercice du sens critique. En poursuivant les initiatives axées sur l'acquisition de la dextérité d'esprit, les langagiers du XXI^e siècle pourront ainsi redonner à l'industrie le sens premier que le mot avait à l'origine, soit celui de l'ingéniosité. ☺

1. Pour plus d'information sur la composition et les travaux du groupe, consulter le site Internet : <http://ec.europa.eu/emt>.
2. Groupe d'experts EMT, *Compétences pour les traducteurs professionnels, experts en communication multilingue et multimédia*, Bruxelles, janvier 2009, p. 3.
3. Annie Brisset pour l'ACET, Documents préparatoires, *Dossier maîtrise en traduction : grille de compétences*, avril 2012, p. 3.

Lever le voile sur notre réalité

L'enquête de l'ATAMESL sur les tarifs et conditions de travail dans le milieu langagier

Quand on parle des tarifs et des conditions de travail des professionnels de la langue, les questions abondent! Beaucoup, cependant, restent sans réponse, et si, au détour d'une conversation, des hypothèses fusent et quelques chiffres sont timidement ou catégoriquement émis, peu d'études ou de sources sûres peuvent nous confirmer si ce qu'on entend constitue la norme ou l'exception, si bien qu'on reste, somme toute, dans le brouillard. C'est en constatant ce malaise, exacerbé par la situation économique des dernières années, que l'Association des travailleurs autonomes et micro-entreprises en services linguistiques a décidé, l'automne dernier, de mener une grande enquête auprès des langagiers du Canada pour tenter de dresser un état des lieux de la situation tarifaire et des conditions de travail des salariés et des travailleurs autonomes en révision, en rédaction et en traduction.

La situation en traduction : mieux la comprendre pour mieux réagir

Si la réalité des traducteurs est si difficile à saisir, c'est notamment parce que notre marché

est extrêmement segmenté, et que de multiples paramètres font varier nos tarifs. Or, la plupart des sondages à ce sujet établissent la fourchette des tarifs demandés par les répondants, toutes catégories confondues. Les résultats, quoique utiles, ne permettent pas une analyse détaillée des conditions tarifaires des traducteurs en pratique privée puisqu'on s'y trouve à mélanger les pommes (contrat pour un client direct et local) avec les oranges (sous-traitance pour un gros cabinet à l'étranger). L'ATAMESL s'est donc donné pour but de décortiquer la situation afin de dresser un portrait des différents marchés dans toute leur multiplicité.

Voici quelques-unes des questions auxquelles l'enquête devrait permettre de répondre :

- Quels sont les tarifs inférieurs, moyens et supérieurs, en situation de sous-traitance comme avec les clients directs, et qu'est-ce qui fait varier ces tarifs (expérience, diplôme, agrément, outils spécialisés, qualité, attitude professionnelle, etc.) ?
- Quelle incidence ont les mémoires de traduction sur la productivité, la qualité, le tarif et le revenu global ?

- Dans quelles situations les salariés profitent-ils de conditions plus intéressantes que les travailleurs autonomes, et inversement ?
- Les salaires et tarifs ont-ils diminué, stagné ou augmenté depuis cinq ans ? Le cas échéant, quels facteurs expliquent les variations ?
- Quel avenir les traducteurs entrevoient-ils pour leur profession ?

L'ATAMESL s'est aussi penchée sur de multiples aspects des conditions de travail : réseautage, vacances, avantages sociaux, planification de la retraite, précarité financière, horaire de travail, stress, facteurs de bien-être, etc. Les résultats fourniront un tableau détaillé des avantages et inconvénients liés à la profession de traducteur, qu'on soit salarié ou à son compte.

Bref, cet exercice permettra de mettre en relief les lacunes et difficultés du milieu traductionnel, mais aussi de faire ressortir les facteurs contribuant à notre crédibilité professionnelle. En connaissant les faits et les chiffres, il sera plus facile de cerner avec précision les problèmes et de trouver des solutions pour améliorer notre sort à tous, favoriser les bonnes pratiques et les normes de qualité, ainsi que promouvoir la valeur des professionnels langagiers auprès des donneurs d'ouvrages comme du grand public.



Publication des résultats et projets subséquents

Les résultats de l'enquête sont actuellement compilés, et des tables rondes régionales (arrimées aux *Soirées des langagiers*) auront lieu ce printemps pour en affiner certains aspects. Les conclusions seront dévoilées en mai 2013, à l'occasion d'un congrès sur le thème des conditions de travail organisé par l'ATAMESL. La publication d'un rapport écrit suivra.

D'aucuns se demanderont si des données détaillées sur les tarifs pourront être publiées sans risque d'enfreindre la *Loi sur la concurrence*. Au moment d'écrire ces lignes, les premières vérifications sur ce point étaient positives. Le spectre de l'expérience ayant mené, dans les années 1990, l'American Translators Association à interdire les discussions sur les tarifs¹ sous son égide plane toujours lorsqu'on parle de chiffres. Cet épisode n'a cependant pas eu lieu au Canada, et la présentation en toute neutralité de statistiques reflétant la réalité du marché semble tout à fait permise. Le rapport final abordera cette question plus en détail.

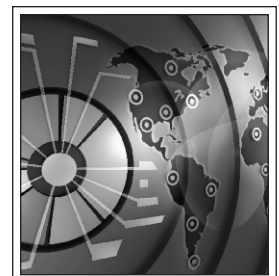
Et après ? Déjà, de nombreuses idées mijotent... D'abord, il serait intéressant de compléter le portrait du marché canadien de la traduction en étendant l'enquête aux gestionnaires et propriétaires de services et d'agences de traduction. Il

serait aussi utile de réitérer l'enquête à intervalles réguliers afin d'observer l'évolution des professions langagières. Enfin, il serait possible de développer certains passages de l'enquête pour les transformer en critères de diagnostic qui permettraient aux travailleurs autonomes, par exemple, d'évaluer leur salaire horaire réel ou encore leur coût de revient. D'autres outils pratiques pourraient aussi être élaborés pour faciliter la structuration d'une grille tarifaire ou l'établissement d'un bilan financier.

Encore mieux : tous ces éléments pourraient être réunis en une sorte de « boussole des langagiers ». Véritable source d'information, d'introspection, de réflexion, de structuration et de comparaison, cette boussole constituerait un point de repère précieux. Elle aiderait les nouveaux venus dans le domaine comme les vieux marins à mieux se positionner et à naviguer dans les eaux du marché en évitant les écueils, pour arriver à bon port, si possible, la cale remplie de richesses... et le moral au beau fixe ! 🐷

Pour avoir plus de détails sur l'enquête, écrivez à enquete@atamesl.org ou allez au www.atamesl.org

1. L'ATA avait été mise à l'enquête pour une possible violation de la loi américaine sur la concurrence (voir à ce sujet le www.tipsfortranslators.com/ftc.asp).



Growing demand for Spanish

Thomas L. West III, *Spanish-English Dictionary of Law and Business*, 2nd edition, Revised, corrected and expanded, Intermark, 2012, paperback only ISBN 9781929570010.

There is a huge demand for Spanish speaking court interpreters and translators, given the fact that the Hispanic-Latino population in the United States was 50.5 million in 2010, making Hispanics and Latinos the second-largest ethnic group in the country at 16.3% (Wikipedia). U.S. retailers have stepped up to the plate because they have been translating signs, menus, packaging and labels for some time, despite the fact that our neighbour to the south is not officially bilingual.

In this context, the new *Spanish-English Dictionary of Law and Business* is a timely purchase for students and speakers of Spanish. Authored by Thomas L. West III, a past president of the American Translators Association, this 2nd edition contains terminology from 20 Spanish-speaking countries, including Puerto Rico and the Dominican Republic. It features the latest legal and financial terms in Spanish and offers explanations for many of them, examples of usage, area of law, countries where the term is used, and citations from laws and regulations.

I hope the following small sample of entries from p. 232 gives you an idea of the scope of this book. I compared my randomly chosen entries with the equivalent entries in my 2,137-page *Collins Spanish Dictionary* (Fifth edition, 2004):

West III: Egresado (Mex) [EDU] a student who has completed coursework but has not completed final requirements for a degree (DEF). A degree holder is called a *titulado* or *licenciado*.

Collins Egresado(a) (LAM) (=licenciado): graduate (BMc: More explanations are needed.)

West III: Egreso de caja – cash disbursement (SYN) *egreso de fondos, salida de fondos*.

Collins: No entry for *egreso de caja*. Only one entry for *egreso: departure, exit, (Univ) graduation; (Fin) outgoings, expenditure*. (BMc: *Outgoings* is a British term.)

West III: Eje vial (Mex) main thoroughfare, main traffic artery.

Collins (Méx) (Aut) urban motorway (BMc: Motorway is a British term.)

West III: Ejecución (1) enforcement (of a court order) “se ha despachado *ejecución* – enforcement has been ordered” (2) performance of a contract (DEF). This is a false cognate because “execution” of a contract in English means “signing” it whereas “*ejecución*” means “performing” it.

Collins: *ejecución* 1. Execution; *ejecución sumaria* – summary execution; 2. carrying out, execution, fulfilment, fulfillment; poner en – to carry out; 3. (Mús) performance; 4. (Jur) attachment.

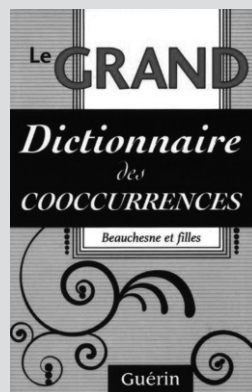
(BMc: There is no mention of “performance of a contract” in the Collins entry. However, on the English-to-French side, *ejecución* is given as one of the translations for *performance*.)

This analysis, although brief, indicates that a general-purpose Spanish dictionary is not sufficient to do professional translations in the legal and business fields. It is important to have specialized dictionaries adapted to North American English that take into account the Spanish spoken in different countries. I therefore strongly recommend the *Spanish-English Dictionary of Law and Business*, whose only drawback is that it is Spanish to English only. It is to be hoped that a future edition will include an English-to-Spanish index. The book can be purchased at: <https://www.createspace.com/3914724>.

Barbara McClintock, C. Tr.

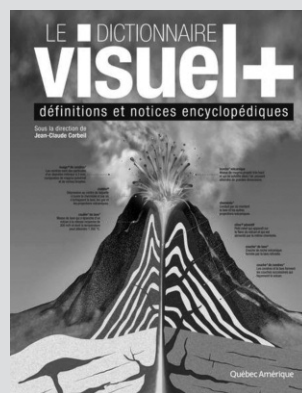
Solange Lapierre et Barbara McClintock, C. Tr.

Québec-Canada



BEAUCHESNE, Jacques, Maude et Kim BEAUCHESNE, *Le Grand Dictionnaire des cooccurrences*, Guérin éd., 2009, 788 p., ISBN 9782760171022

Il s’agit ici de l’édition 2010, parue après le décès de l’auteur. Ses filles ont pris la relève et y ont ajouté 800 termes, pour un total de 5 000, ainsi qu’un grand nombre d’adjectifs, de verbes et de locutions verbales pour chaque entrée. Avec grand retard, nous présentons un ouvrage dont le succès était déjà immense dans sa version figurant dans Termium.



CORBEIL, Jean-Claude, *Le Dictionnaire visuel +*, Québec Amérique, 2012, 1072 p., ISBN 978-2-7644-1122-3

À la puissance du *Dictionnaire visuel* classique, dont il reprend les thèmes et l’organisation, le *Visuel +* ajoute des définitions et des notices encyclopédiques qui apportent les renseignements essentiels pour

mettre en lumière ce qu’on ne voit pas ou qui n’est que suggéré par le mot : la nature, la fonction ou les caractéristiques de l’objet ou du phénomène illustré.



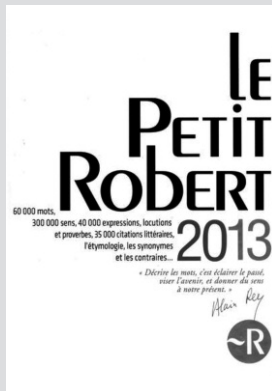
FORGET, Jean-Claude, *Des mots et des tournures*, éd. de l’Homme, 2012, 304 p., ISBN 9782761932530

Énigmatiques et amusantes, les formules consacrées qui émaillent notre discours ont chacune une anecdote à raconter. Avec un plaisir évident, l’auteur a parcouru des centaines de références pour mieux déchiffrer la provenance, l’évolution et l’emploi de ces tournures colorées.



ROULEAU, Maurice, *La traduction médicale : une approche méthodique*, 2^e éd. revue et mise à jour, Montréal, Linguatex, 330 p., 2012, ISBN 978-2-920342-01-9

Cette édition, entièrement revue et corrigée, présente des références bibliographiques mises à jour et clarifie les renvois, facilitant ainsi la lecture. Le manuel propose toujours une méthode de traduction



Le Petit Robert de la langue française 2013, Dictionnaires Le Robert, 2880 p., ISBN (papier) 978-2-321-00042-6, ISBN (CD-ROM) 978-2-321-00134-8

Avec 60 000 mots, 300 000 sens et 35 000 citations, c'est le plus riche et le plus complet des dictionnaires de langue française en un seul volume. Plus : un accès à la version en ligne offert pendant 1 an. Au choix : *Le Petit Robert CD-Rom PC* présente l'intégralité de l'édition imprimée dans une version numérique à l'interface conviviale.

Le Petit Robert des noms propres 2013, Dictionnaires Le Robert, 2700 p., ISBN (papier) 978-2-321-00041-9, ISBN (CD-ROM) 978-2-321-00134-8

Tous les domaines du savoir (histoire, géographie, politique, littérature, philosophie...) réunis en un seul volume. Nouveauté : inclut l'abonnement à la version en ligne pendant 4 ans : mises à jour mensuelles, chronologie interactive, banque d'images, notices d'œuvres, etc.

English language

L'argot anglais, Assimil, 2012, ISBN 9782700504811

Introduction au slang à travers des expressions argotiques courantes mises en contexte et classées par thème.

MUNDAY, Jeremy, *Introducing Translation Studies, Theories and Applications*, 3rd ed., 2012, 366 p., Routledge, ISBN 978-0-415-58489-0

This is the definitive guide to the theories and concepts that make up the dynamic field of translation studies. Providing an accessible and fully up-to-date overview of movements and theorists, this textbook has become a key source for generations of translation students.



Translation of Thought to Written Text While Composing
Advancing Theory, Knowledge, Research Methods, Tools, and Applications
Edited by MICHEL FAYOL, DENIS ALAMARGOT, AND VIRGINIA W. BERNINGER

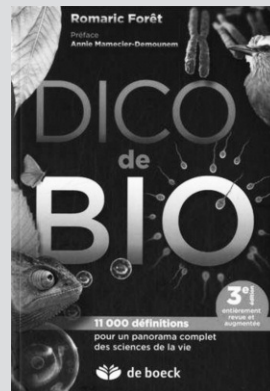
FAYOL, Michel, ALAMARGOT, Denis and Virginia, BERNINGER eds., *Translation of Thought to Written Text While Composing : Advancing Theory, Knowledge, Research Methods, Tools, and Applications*, 2012, 408 p., Psychology Press, eBook : 978-0-203-14143-4, Hardback : 978-1-84872-920-9

Translation of cognitive representations into written language is one of the most important processes in writing. This volume provides a long-awaited updated overview of the field. The contributors discuss each of the commonly used research methods for studying translation.

Sciences

BARRET, Jean-Pierre, *Zootecnique générale*, 3^e éd., Paris, Tec Doc, Lavoisier, 2011, 318 p., ISBN 9782743014018

Ce manuel aborde l'ensemble des grands problèmes posés par l'élevage des animaux domestiques en six chapitres : environnement des animaux, maintien de l'état sanitaire, alimentation, reproduction, adaptation génétique des cheptels, et croissance et développement des animaux d'élevage. Illustrations abondantes.



FORÊT, Romaric, *Dico de Bio*, De Boeck, 1104 p., 3^e éd., 2012, ISBN 2804171450

Cette troisième édition a été révisée et augmentée de 2400 définitions, ce qui porte le total à 11 000. Ces définitions comblent quelques lacunes dans le vocabulaire descriptif des Invertébrés et des Végétaux. Une quarantaine de tableaux ont été ajoutés. De plus, les traductions, les étymologies et les exemples ont été complétés.

En ligne

www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fr&cont=437

Le Lexique de la terminologie du G8 et du G20, Bulletin de terminologie 283

Préparé par la Direction de la normalisation terminologique en collaboration avec le ministère des Affaires étrangères et européennes de France, le *Lexique* compte près de 700 entrées français-anglais : finance, économie, commerce et sécurité. En plus des termes et équivalents, il présente aussi notes, précisions et distinctions concernant leur sens ou leur emploi.

www.cbc.ca/babel
Babel: A CBC radio show and podcasts on language and translation

Creative new words are popping up daily on the Internet, in boardrooms and in classrooms. A recent study by Harvard University and Google shows that English has been expanding by 8,500 words per year,

and now stands at more than one million words. But with so many words entering the English lexicon, are we actually using them? *Babel* explores whether we appreciate the value of words, and whether it matters.

<http://passouline.blog.le-monde.fr/2012/06/21/robert-est-borderline/>

Où l'on apprend, pour notre édition, l'arrivée dans *Le Petit Robert des noms propres*, de Messieurs Andréi Makine et Dany Laferrière, notamment bien sûr, ainsi que, du côté des noms communs, de « belgitude », « pannacotta », et « borderline », mais aussi de « bobettes » et « compétitionner »... Si on se demande pourquoi les uns et pas les autres, cela fait partie du jeu.

www.lepetitrobert.fr/content/les-neologismes-les-sens-nouveaux-une-langue-qui-bouge

Nouveautés 2013. Le meilleur exemple est sans doute le vocabulaire nucléaire, par suite de Fukushima (...): cogénération, corium, accident de criticité, parc éolien, ferme éolienne, houlomoteur, hydrolien, liquidateur, mox ou MOX, nuage radioactif, radiotoxicité, radiotoxique, scaphandre Mururoa, gaz de schiste, arrêt de tranche.

<http://twitter.com/MagistradPlus>

Par François Lavallée, président de Magistrad : « Petits trucs pour traducteurs débutants ou chevronnés, au fil de mes révisions et corrections. » Un exemple : « Selon le Juridictionnaire, une voiture peut être "impliquée" dans un accident. Tant mieux, car les solutions de rechange font souvent dur. »

www.iso.org/iso/fr/search.htm?qt=TS%2011669&sort=rel&type=simple&published=true

La Spécification technique ISO/TS 11669 *Projets de traduction – Lignes directrices générales*, sur le site Web de l'ISO: La Spécification fournit des lignes directrices relatives aux bonnes pratiques pour toutes les phases d'un projet de traduction. Elle repose sur les normes adoptées au Canada, en Chine, en Europe et aux États-Unis.

http://multi-languages.com/materials/everything_you_ever_wanted_to_know_about_translation_melby_bendana.pdf

Almost Everything You Ever Wanted To Know About Translation : par Lola Bendana, directrice du cabinet de traduction Multi-Languages Corporation, Toronto, et Alan Melby, professeur de linguistique, Brigham Young University, Provo, États-Unis.

www.sllf.qmul.ac.uk/english-language/teaching/

English Language Teaching: Linguistic Resources : The materials have been designed for teachers, but they may be useful for anyone involved in teaching spoken English. Includes a databank of spoken London English and summaries of academic research relevant to spoken English.

www.youtube.com/watch?v=EOaSDf9bwU

"Virtual Words" : A five-part interview of Jonathon Keats, the author of *Virtual Words: Language on the Edge of Science and Technology* and of *Wired Magazine's* monthly "Jargon Watch" column. Keats discusses the interplay between words and ideas.

Le monde passe au vert... et le français ?

Pistes pour verdier votre vocabulaire

Depuis plusieurs années, des scénarios de plus en plus pessimistes quant à l'avenir de notre belle planète font surface. Alors que des actions concrètes se font encore attendre, une vague de mots nouveaux envahit rapidement le vocabulaire collectif.

Bien qu'il soit maintenant commun et surtout profitable d'afficher ouvertement sa conscience écologique, d'un point de vue terminologique, n'est pas « vert » qui veut. Les banques de données de l'Office québécois de la langue française et de FranceTerme, tout comme les dernières éditions du Petit Robert et du Larousse, incluent un nombre grandissant de termes reliés à l'environnement. Les néologismes composés des adjectifs « responsable », « durable », « vert » et « écologique » représentent une part significative de ce nouveau vocabulaire, mais apportent bien souvent plus de confusion que de clarté.

Du général au spécifique

L'adjectif « vert » n'est plus seulement synonyme d'écologie. Il désigne désormais tout ce qui est lié, de près ou de loin, à l'environnement. Au cours des dernières années, son utilisation abusive, particulièrement à des fins commerciales, en a peu à peu dénaturé le sens. Il suffit de penser au concept d'« économie verte », dont la définition et les limites assez floues varient considérablement selon les situations et les sources consultées. Dans un domaine aussi vaste, la précision est indispensable. Le choix des termes, et dans le cas présent, des adjectifs, est donc vital.

Vous avez dit durable ?

Dans la documentation, les adjectifs « durable » et « responsable » sont unis au concept de « développement durable ». Ce concept renvoie à une planification à long terme qui vise la satisfaction des besoins présents et de ceux des générations futures en prônant un équilibre entre les dimensions environnementales, sociales et économiques. Bien qu'ils soient souvent confondus, les adjectifs ne sont pas interchangeables.

Selon nos sources, l'adjectif « durable » est utilisé pour qualifier une pratique, un procédé ou encore un bien qui répond à la philosophie de développement durable, tandis que « responsable » est employé pour caractériser une personne, un comportement ou encore une attitude.

Bien qu'il figure dans plusieurs ouvrages, l'adjectif « soutenable » employé comme synonyme de durable n'est pas recommandé puisqu'en français, il ne présente pas l'idée d'une constance dans le temps.

Éco... logique.

Lorsque les aspects économiques et sociaux sont mis de côté et que l'on ne veut que souligner l'effet restreint ou inexistant d'un élément sur l'environnement, c'est l'adjectif « écologique » qui doit être utilisé. Le préfixe *éco-*, qui entre dans la formation d'un nombre croissant de néologismes, véhicule le même sens, soit celui d'« écologique », et désigne les moyens utilisés pour protéger la nature contre l'activité humaine nocive pour l'environnement. Remarquons que les deux formes sont présentées comme des variantes synonymiques, tant

dans les bases de données que dans les ouvrages de référence.

Bien que, selon les sources consultées, on observe des disparités quant à la graphie, les mots formés avec le préfixe *éco-* doivent s'écrire en un seul mot et n'être séparés par un trait d'union que si le préfixe est joint à un mot débutant par les voyelles *i* ou *u*.

De la précision pour faciliter la communication

Le vocabulaire évolue au même rythme que notre société. Face à l'engouement que suscite le débat sur l'avenir de la Terre, l'adoption d'une terminologie précise et homogène est indispensable. Ainsi, la définition d'un cadre fixe pour l'emploi de chaque adjectif facilite le travail du langagier et favorise, par le fait même, la communication et la compréhension. Chaque nouveau mot est donc un pas dans la bonne direction. ☺

Sources : Luce Bédard

COMMISSION GÉNÉRALE DE TERMINOLOGIE ET DE NÉOLOGIE. *FranceTerme* [en ligne]. France, Délégation générale à la langue française et aux langues. <http://franceterme.culture.fr/FranceTerme/index.html>

OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE. *Grand dictionnaire terminologique* [en ligne]. Québec, Gouvernement du Québec. www.granddictionnaire.com

OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE. *Banque de dépannage linguistique : Éco-* [en ligne]. Québec, Gouvernement du Québec. http://66.46.185.79/bdl/gabarit_bdl.asp?t1=1&id=3748

Créativité, théorie, langue diplomatique et collocations

Traduire vite en toute créativité

Le magazine *The Linguist* vol. 51 n° 4 fait la part belle à la traduction créative avec trois articles couvrant des spécialités qui requièrent notamment un esprit créatif aiguisé, soit la traduction audiovisuelle, la localisation de jeux vidéo et la traduction publicitaire. Outre ce segment, Jeremy Munday présente une collection de mots « chatouilleux » qui, pour diverses raisons, peuvent se révéler sinon « explosifs », du moins « conflictuels » sans de nombreuses et minutieuses précautions avant la traduction. L. T.

Deux ajouts à la section *Jeunes chercheurs* de l'Association canadienne de traductologie, mise à jour du 03-07-2012: www.act-cats.ca/Francais/JeunesChercheurs/Articles.htm

Alexandra Hillinger, avec son article intitulé « Pourquoi retraduire Champlain en 2010? », attire l'attention sur une nouvelle traduction vers l'anglais du texte de Champlain intitulé « Des Sauvages ». Selon l'auteur, « Cet article met en lumière, d'une part, le contexte qui a mené à une nouvelle traduction de "Des Sauvages", à savoir le 400^e anniversaire de la fondation de Québec et, d'autre part, les manquements de la troisième traduction. »

Cette mise à jour comprend également un article de Carine D. St-Pierre, « Confidences d'une nouvelle traductrice professionnelle », recueil de réflexions sur « la pertinence d'un enseignement théorique en traduction... » Une des recommandations de l'auteur est particulièrement stimulante: « Permettre aux étudiants de conceptualiser avec précision les

étapes de leur processus de traduction et ainsi les préparer davantage à la traduction sur le marché du travail. » B. P.

Traduire la tournure diplomatique

Dans l'*ATA Chronicle* de septembre 2012, Joseph P. Mazza définit la traduction diplomatique qui s'exerce depuis plus de 200 ans au sein de l'Office des services linguistiques du Département d'État des États-Unis. L'auteur offre en guise d'échantillons quelques tournures qui conviennent à différentes occasions, une de son cru nous dit-il, et d'autres maîtrisées à force d'expérience. Dans le même numéro, David C. Rumsey parle de deux normes de l'ISO qui ont trait à la traduction : ISO/TS 11669: 2012 *Projets de traduction — Lignes directrices générales* et ISO/CD 17100 *Services de traduction — Exigences relatives aux services de traduction*, celle-ci étant encore à l'étape de projet. Sarah Alys Lindholm fait une incursion dans le monde animé de la traduction des séries télévisées. Enfin, Uwe Muegge communique « sans bruit ni silence » dix choses à savoir pour apprécier la valeur ajoutée de l'extraction automatique de termes. Dans le numéro d'octobre 2012, Jennifer De La Cruz met en parallèle les professionnels de la langue et les athlètes qui ont participé aux Jeux olympiques de Londres et fait ressortir les leçons que les langagiers chevronnés pourraient tirer du travail des jeunes olympiens. L. T.

Traduire au-delà de la réplique

La revue *Palimpsestes* n° 23 (2010) offre deux articles d'intérêt pour

qui s'emploie à traduire l'oralité au théâtre, au cinéma ou à la télévision. Dans le premier article, Marie Nadia Karsky étudie les procédés stylistiques qu'ont privilégiés trois traducteurs pour transposer en français la violence exprimée en prose et en vers dans la tragédie *King Lear*, de William Shakespeare. Dans le second article, Frédérique Brisset compare quatre versions originales et doublées de films signés Woody Allen en centrant son analyse sur *I mean, you know* et *well*, trois charnières de discours qui jouent un rôle de premier plan dans les dialogues qu'elle présente pour illustrer son propos. L. T.

Nouvelle technologie

Commençons par la fin : le numéro 5 de *Languages and Translation*, septembre 2012, (http://ec.europa.eu/dgs/translation/publications/magazines/languagestranslation/documents/issue_05_en.pdf) se termine par la citation suivante: « Because language is the carrier of ideas, it is easy to believe that it should be very little else than such a carrier. » (Louise Bogan, 1897–1970, American poet, critic). En effet, quoi de plus naturel pour les différentes instances de la Communauté européenne (23 langues officielles) que de s'interroger sur la nature du langage?

L'article de Cristina De Preter intitulé « Multilingualism, Communication and Machine translation » intéressera particulièrement les amateurs de technologie langagière, l'accent étant mis sur un outil nommé Moses. Le site web de l'application (www.statmt.org/moses/) précise qu'il s'agit d'un système de traduction automatique statistique qui permet à l'utilisateur de créer des modèles

de traduction pour la paire de langues qu'il désire.

Ce numéro comprend également un article éclairant sur l'apprentissage des langues en Belgique, de même qu'un article sur l'apprentissage des langues en ligne. B. P.

Encore des collocations

Le récent numéro spécial de *JoSTrans (The Journal of Specialised Translation)*, juillet 2012, n° 18, consacré à la terminologie, à la phraséologie et à la traduction (www.jostrans.org/issue18/issue18_toc.php), propose un article intitulé « Étude lexicographique et discursive des collocations en vue de leur intégration dans une base de données terminologiques ». Dans les mots de l'auteur: « L'article présente une étude discursive des collocations, dont la visée est d'améliorer le traitement lexicographique de ce type d'unités linguistiques dans une base de données terminologiques en ligne, appelée base ARTES (Aide à la Rédaction de TExtes Scientifiques). Cette base sert à la création de ressources lexicales destinées aux traducteurs spécialisés et aux scientifiques souhaitant rédiger une communication en langue seconde. »

Dans le même numéro, Jan Cambridge recense *Interpreting in the Community and Workplace, A Practical Teaching Guide* (2011), de Mette Rudvin et Elena Tomassini, ouvrage qui plaira sans doute aux interprètes qui songent à transmettre leur savoir. B. P. ☺

Louise Thériault
Benoit Paré

Tableau de liège ou TransFlow?

Tous les langagiers de ce monde ont une chose en commun : un tableau d'affichage ! Un tableau qui arbore beaucoup de liège lorsque les temps sont morts ou encore de nombreuses demandes, plus pressantes les unes que les autres, lorsque les affaires vont bon train.

L'organisation est certainement une composante essentielle de notre domaine. Sans elle, le chaos s'installe confortablement, pieds croisés sur le coin du bureau, et ce n'est qu'une question de temps avant que la clientèle en souffre.

Heureusement, nous disposons maintenant de différentes solutions de gestion de projets linguistiques qui présentent de nombreux avantages comparativement au tableau d'affichage traditionnel. Le bienfait le plus évident : moins de risque de marcher sur des punaises ! Mais certes, les solutions de gestion informatisées nous procurent d'autres avantages tout aussi réels, dont le plus important consiste en l'augmentation de la productivité en raison de la diminution du temps consacré à la gestion des demandes.

Afin de vous permettre de reprendre la maîtrise de votre bureau et, peut-être, de vous tirer une épine du pied, j'aimerais attirer votre attention sur une solution que j'utilise et que je connais bien : l'application TransFlow de Logosoft Technologies. Ce qui distingue cette application des autres solutions, c'est qu'elle a été conçue par un cabinet de traduction en fonction des besoins de ses utilisateurs. Il s'agit là d'un avantage de taille lorsque vient le temps de choisir une solution adaptée à la réalité avec laquelle nous devons conjuguer chaque jour.

Trois volets configurables

TransFlow est une application en ligne qui comporte trois volets

Demande	Client / sous-client	Client / sous-client	Titre	N° de mots	Réception	Révision ou affect. [Mise à jour par]
1200005	CL1 CL1000 John Green	222		3478 F-2478	2012-05-27 15:15 2012-10-28 10:38	T1-Gilles Letrade (51 %)
1210028	AAA John Closeau	2088	Vote d'ensemble de l'inspecteur	2088 F-2088	2012-10-18 10:54 2012-10-28 12:00	T1-Amanda Housheer (5 %)
1210005	SFC Jim Clare	1361	Questions 3 to 5	1361 F-1361	2012-10-05 10:39 2012-10-27 11:15	T1-Gilles Letrade (0 %)
1210024	SCS Sophie Laour	7830	Projet Girch	7830 F-7830	2012-10-05 10:38 2012-10-26 12:00	T1-Amanda Housheer (55 %)
1210027	WV Normand Langlois	6455	Vigilance de la valve	6455 F-6455	2012-10-18 10:50 2012-11-24 10:00	T1-Amanda Housheer (0 %) MVP-Francois Tremblay (0 %)
1210026	WV Normand Langlois	822	Critique Volet Perou 2005	822 F-822	2012-10-18 10:47 2012-10-22 14:00	T1-Amanda Housheer (50 %)
1210003	CL1 John Green	7982	Iskulu	7982 F-7982	2012-10-04 14:18 2012-10-19 08:08	T1-Gilles Letrade (0 %)

configurables : celui de la ressource (le langagier), celui du gestionnaire de projets et celui du client. À chacun son affichage ! Les permissions sont accordées à chacun selon son rôle. Cette triple fonction est fort utile pour les cabinets ou les pigistes ayant plus d'un client et plus d'un collaborateur, puisqu'elle permet de créer des rapports et des statistiques sur les demandes, de contrôler en temps réel les charges de travail et la disponibilité des ressources et d'effectuer le suivi des projets. De plus, ces trois volets partagent un module de facturation et un système de messagerie intégrés.

Le volet ressource représente l'interface du langagier. C'est là que le traducteur reçoit les demandes, peut en consulter les détails (date d'échéance, compte de mots, directives particulières, courriels du client, de la personne-ressource, etc.), les accepter ou les refuser, télécharger les fichiers à traduire ainsi que les documents de référence, puis indiquer son pourcentage d'achèvement régulièrement en cours de route. Puisque Logosoft assure la compatibilité avec un autre de ses produits, l'outil TradoolT, le traducteur peut

également bénéficier de tous les avantages de cette gamme d'outils en un seul clic. Enfin, une fois la traduction terminée, il peut téléverser son texte et y joindre les commentaires pertinents et, le cas échéant, sa facture grâce au système de messagerie intégré. Voilà, le texte est envoyé au gestionnaire et archivé en guise de référence future.

Le volet gestion de projet est le tableau de bord qui permet aux gestionnaires de projets, ou à toute personne ayant les droits d'accès requis, de passer en revue les tâches et les demandes en cours, de voir quelles sont les ressources disponibles et d'accéder aux différents modules (facturation, production de rapports, configuration du système, rubrique d'aide, etc.), bref de guider la demande à bon port. En effet, il s'agit du centre névralgique de l'application. Qui plus est, une fois paramétré, TransFlow suggère de lui-même les ressources à utiliser dans tel domaine, ou telle combinaison de langue, option qui peut parfois s'avérer fort utile.

Lorsqu'une demande a été traitée par le module de gestion, attribuée à une ressource et que cette dernière a

terminé son travail, le document retourne au module de gestion pour être ensuite acheminé au demandeur.

De son côté, le client peut accéder à son module pour y voir toutes les demandes qu'il a envoyées, qu'il a reçues et qui sont en cours. Cette interface propose également un système de messagerie et permet diverses configurations pour plus de convivialité. De plus, puisqu'il s'agit d'une application Web, le traitement des requêtes est réalisé et mis à jour de façon simultanée pour tous les utilisateurs, du pigiste au client, en passant par le gestionnaire de projets.

La réalité du langagier est ainsi faite qu'il doit constamment passer du coq à l'âne, de la littérature à l'informatique, du concret aux concepts abstraits, etc. Pour y parvenir avec aisance, voire y prendre goût, il doit faire preuve de discipline et de persévérance, et se fier aux meilleurs outils disponibles pour organiser son travail. TransFlow se révèle une solution fiable, dans l'éventualité où l'on souhaiterait se départir de son tableau de liège !

François Michaud, trad. a.

1. TransFlow et TradoolT sont des produits de Logosoft Technologies Inc. www.logosoft.ca

Paul-Louis Courier, traducteur, bourgeois et homme du peuple

Au début du XIX^e siècle, Paul-Louis Courier (1772-1825) entretient en France la flamme des études grecques et de la connaissance de l'Antiquité : il a notamment réédité et complété la version de Longus (Daphnis et Chloé) procurée par Jacques Amyot et il a laissé le Prospectus d'une traduction nouvelle d'Hérodote, qui exerça une influence majeure sur les pratiques traductives des érudits romantiques.

Né à Paris, fils d'un riche bourgeois tourangeau, Paul-Louis Courier de Méré est élevé à Véretz et se passionne très tôt pour les études grecques. Son père le destine à l'armée et l'envoie à l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne (Châlons-en-Champagne), dont le jeune homme sort en 1793 avec le grade de lieutenant d'artillerie. Paul-Louis rejoint alors l'armée du Rhin mais ressent un profond mépris pour la carrière militaire. En 1798, il sera nommé commandant d'artillerie en Italie mais passera plus de temps à la bibliothèque vaticane de Rome ou dans les musées que sur le terrain.

Il donne sa démission en 1809 et entame alors une existence partagée entre les soins de son domaine de la Chavonnière, à Véretz, où il succède à son père, et les travaux d'érudition (il épouse en 1814 la fille de l'helléniste Étienne Clavier, laquelle n'a alors que 18 ans). Il se fait le champion du peuple et prend la défense des paysans tourangeaux dans une série de discours, de libelles et de pamphlets contre les nobles, les magistrats, les gendarmes, la Cour, les jésuites, les prêtres (dont il stigmatise le célibat). Ces écrits le conduiront à faire un séjour de deux mois en prison, au cours de l'année 1821. Sa fin est tragique : on le retrouve mort dans un bois, le 10 avril 1825, probablement assassiné, non pour des raisons politiques, mais sans doute par des domestiques qui voulaient



se débarrasser d'un maître au caractère difficile.

Daphnis et Chloé

La plus connue des traductions de Courier est celle de *Daphnis et Chloé* (*Pastorales*), le roman de Longus. Elle donna lieu à une polémique célèbre. À la fin de 1809, Courier découvrit à la bibliothèque laurentienne de Florence un

manuscrit comblant une lacune qui déparait toutes les éditions et traductions de *Daphnis et Chloé*. Cette découverte fut suivie de débats très vifs car l'érudite français fut accusé par le bibliothécaire Furia d'avoir fait une tache d'encre sur le précieux manuscrit. Quoi qu'il en soit, Courier se trouva ainsi en mesure de donner une traduction complète de l'œuvre de Longus.

En 1810, il procure, à l'intention de quelques amis (le livre est tiré à 60 exemplaires), une édition nouvelle des *Pastorales*, où on lit : « Le roman de Longus n'a encore paru complet dans aucune langue. On a conservé ici de l'ancienne traduction d'Amyot tout ce qui est conforme au texte, et pour le reste on a suivi le manuscrit grec [...], qui contient l'ouvrage entier. » Courier fera suivre cette publication de trois autres éditions de *Daphnis et Chloé* en français, aux dates respectives de 1813, 1821 et 1825. Le texte d'Amyot y est complété, revu et parfois corrigé : cependant, chaque fois que la chose se peut, dans le détail du texte, Courier reste fidèle à la version de l'écrivain du XVI^e siècle. C'est donc, pour l'essentiel, dans le texte d'Amyot qu'il fait connaître le roman de Longus aux lecteurs du XIX^e siècle. Cet attachement à la langue des humanistes sera salué par Goethe lui-même, qui verra là un des principaux mérites du travail de Courier.

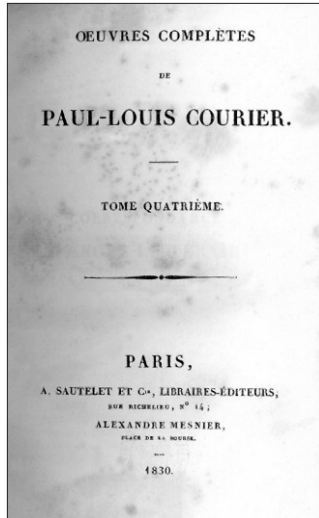
Celui-ci possède également à son actif des traductions de Xénophon (*Du commandement de la cavalerie*

et de *l'équitation*, qui paraît sans date, probablement en 1812 ; la version française est suivie du texte grec et de notes) ainsi que du roman *Lucius et l'Âne* (1818 ; le texte original est attribué selon les uns à Lucien de Samosate, selon les autres à un certain Lucius de Patras), modèle de *L'Âne d'or* d'Apulée.

Foin de circonlocutions sans fin

Enfin, il faudrait s'arrêter plus longuement sur la traduction d'Hérodote qu'avait entreprise Courier au cours des dernières années de son existence. Il avait signalé ses intentions en ce sens dès 1822, par un *Prospectus d'une traduction nouvelle d'Hérodote*, texte qui exerça une influence majeure sur les pratiques traductives des écrivains romantiques. Dans la « Préface » de cet opuscule, Courier faisait état de son souci d'échapper à ce qu'il nommait les « circonlocutions sans fin » du français du XIX^e siècle, langue raffinée à l'excès par l'usage du beau monde et qui ne permettait plus, à ses yeux, de restituer le style d'un auteur grec : « [...], on voit assez que penser traduire Hérodote dans notre langue académique, langue de cour, cérémonieuse, roide, appâtée, pauvre d'ailleurs, mutilée par le bel usage, c'est étrangement s'abuser ; il y faut employer une diction naïve, franche, populaire et

riche, comme celle de La Fontaine. Ce n'est pas trop assurément de tout notre français pour rendre le grec d'Hérodote, d'un auteur que rien n'a gêné, qui, ne connaissant ni ton, ni fausses bienséances, dit simplement les choses, les nomme par leur nom, fait de son mieux pour qu'on l'entende, se reprenant, se répétant de peur de n'être pas compris, et faute d'avoir su son rudiment par cœur, n'accorde pas toujours très bien le substantif et l'adjectif. [...], un homme d'académie ou prétendant l'être, ne se peut charger de cette besogne. Hérodote ne se traduit point dans l'idiome des dédicaces, des éloges, des compliments. »



un « homme séparé des hautes classes, un homme du peuple, un paysan sachant le grec et le français », peut rendre les phrases d'un écrivain de la Grèce antique et représenter fidèlement le style d'Hérodote. Ainsi, la suite de cette « Préface » propose quelques fragments des *Histoires* traduits dans le vieux langage français. La disparition tragique de l'écrivain, trois ans plus

tard, coupera court au projet, mais l'analyse livrée dans le *Prospectus* de 1822 ne restera pas sans écho et imposera l'idée que la langue utilisée pour la version d'une œuvre ancienne doit correspondre aux traits de l'idiome original. C'est déjà la raison pour laquelle Courier, en 1810, avait préféré rééditer la traduction en français pré-classique de *Daphnis et Chloé* composée par Amyot plutôt que d'en composer une nouvelle.

Ce parti pris ne resta pas isolé et l'on s'appliqua, au XIX^e siècle, à donner une diffusion nouvelle aux traductions des auteurs de l'Antiquité grecque laissées par les humanistes de la Renaissance (ainsi la traduction d'Hérodote par Pierre Saliat, publiée à Paris en 1956, fut réimprimée en 1864 par les soins d'Eugène Talbot). De même Émile Littré, proposant en 1847 la version de quelques fragments homériques, choisit pour ce faire le français du XIII^e siècle et se justifia en arguant de la « conformité générale entre l'âge héroïque des Grecs et l'âge héroïque des temps modernes »,

laquelle conformité impliquait que « Homère ne [pouvait] être traduit que dans la vieille langue de nos romans de chevalerie ».

On peut certes critiquer aujourd'hui l'hypothèse que le critère de fidélité d'une traduction réside dans le choix d'un certain état de langue, mais on voit bien les enjeux du débat initié par Courier. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les traducteurs ne semblaient reconnaître, dans toutes les œuvres grecques, qu'une seule et même langue, et ne tenaient aucun compte des différences liées aux dialectes et aux époques, ou aux formes successives du grec. À l'époque romantique, en revanche, on entend bien rendre compte de l'historicité des auteurs traduits. ☺

Michel Brix

Références:

VIELLEFOND, Jean-René, « Pour l'amour du grec... Xénophon, Longus, Lucien et autres auteurs grecs dans l'œuvre de Paul-Louis Courier », *Cahiers Paul-Louis Courier*, t. II, n^{os} 7 et 8.

VIELLEFOND, Jean-René, « Préface », in Longus, *Pastorales (Daphnis et Chloé)*, Paris, Les Belles Lettres, 1987.

Parler vrai dans la langue du peuple

Selon Courier, seul l'état pré-classique de la langue française, qui survit encore dans le parler des paysans (il n'est pas indifférent que l'auteur se désigne lui-même comme « vigneron » et dise de lui dans la même « Préface » qu'il est



UN PRO
c'est un **PRO**

Un pro, c'est un langagier dont les compétences sont reconnues et vérifiées par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec.

WWW.OTTIAQ.ORG

L'OTTIAQ, c'emplice
de votre réussite depuis **20 ans**



LA NOUVELLE RÉFÉRENCE EN
GESTION DE FLUX DOCUMENTAIRES

**FONCTIONNALITÉS
CLÉS POUR
VOS PROJETS
DE TRADUCTION**

- Surveille la charge de travail et assigne les tâches automatiquement en fonction des disponibilités et des expertises
- Facilite la prise de décisions stratégiques grâce à des indicateurs de rendement clés
- Optimise la productivité par l'élimination des tâches sans valeur ajoutée



HÉBERGEMENT EN NUAGE SOUS HAUTE SÉCURITÉ

broca.ca